

JOURNAL

DE

CHIMIE MÉDICALE,

DE PHARMACIE ET DE TOXICOLOGIE.

4^{me} Série; Tome X; N° 9. — Septembre 1864.

CHIMIE.

NOUVEAU RÉACTIF POUR L'ESSAI DES HUILES COMMERCIALES.

M. Schutzenberger vient de présenter à la Société industrielle de Mulhouse un rapport sur l'oléométrie, de M. Roth, pharmacien de cette ville.

Dans son mémoire, M. Roth propose comme nouveau réactif, pour l'essai des huiles commerciales, l'acide sulfurique à 46 degrés Beaumé, saturé de vapeurs nitreuses, provenant de l'acide azotique sur les matières organiques. La liqueur ainsi obtenue jouit, vis-à-vis des huiles, de propriétés différentes de l'acide azoto-sulfurique du commerce.

Quelques idées théoriques, pouvant avoir une valeur que l'état actuel de la science ne nous permet pas de juger, précèdent la partie pratique dont nous allons surtout nous occuper.

En présence du réactif azoto-sulfurique, les huiles de provenances diverses et les mélanges d'huiles différentes prennent des colorations variées, nettement caractérisées et persistantes, au moyen desquelles il devient très-facile de les distinguer.

10 grammes d'huile d'olive lampante de Malaga, traites par 2 grammes de ce réactif, donnent un liquide n'ayant plus qu'une faible nuance jaune clair. L'huile d'olive mangeable présente le

même caractère, seulement, cette huile étant plus pure, la nuance jaune est beaucoup plus faible.

L'huile d'olive falsifiée l'est ordinairement par de l'huile de sésame ou de l'huile d'arachide. La première de ces huiles donne avec la liqueur d'essai un liquide d'un rouge vif foncé, et la seconde une coloration brun jaunâtre. Ces deux nuances, parfaitement distinctes de la nuance type de l'huile d'olive, se reproduisent parfaitement nettes dans un mélange composé de 3 parties d'huile de sésame ou d'arachide pour 97 parties d'huile d'olive.

Les huiles de colza, de pavot, de lin, de ravisin, de coton, les huiles de résine et l'acide oléique, servent aussi à frauder l'huile d'olive; leur présence dans cette huile se reconnaît avec la plus grande facilité, et leurs diverses réactions, en présence de la liqueur d'essai, se trouvent décrites dans un tableau annexé au mémoire de M. Roth.

L'huile de colza, dont on connaît les nombreux usages, se fraude ordinairement avec des huiles de résine, de baleine, de coton, de ravesin et de lin. Il est aisé de reconnaître ces diverses falsifications au moyen des couleurs variées données par les mélanges.

L'huile de colza pure donne, avec l'acide azoto-sulfurique, une émulsion jaunâtre blanchissant par l'agitation. Mélangée à l'acide oléique, elle donne une combinaison jaune orange; falsifiée par de l'huile de lin, la coloration qui se produit est rouge vif foncé. Un mélange d'huiles de coton, de ravesin et de colza devient jaune brunâtre, tandis qu'un mélange d'huile de lin, d'acide oléique et d'huile de colza donne une liqueur jaune curcuma. Enfin, l'huile de résine mêlée à l'huile de colza prend une coloration jaune curcuma foncé.

Ces réactions, quoique franches, sont cependant, il est vrai,

difficiles à définir ; mais si l'on ne peut toujours définir la fraude avec certitude, on peut du moins la dévoiler constamment.

M. Roth fait ensuite connaître un autre procédé pour l'essai des huiles, basé sur les diverses colorations des savons formés lors de la mise en présence de l'acide sulfurique et d'une huile.

Dans un verre à expérience, on introduit parties égales d'acide sulfurique pur et concentré, et de l'huile à essayer ; on agite pour rendre le mélange homogène, puis on le projette dans de l'eau, où le savon acide se divise en grumeaux diversement colorés, suivant l'huile employée.

Les grumeaux formés par l'huile de sésame sont violets ; ceux formés par l'huile d'arachide, bruns grisâtres ; ceux de l'huile d'olive, verdâtres, et ceux de l'huile de colza, blanchâtres.

Les mélanges d'huiles donnent aussi des couleurs bien tranchées.

Des traces d'huile de sésame font prendre aux grumeaux de l'huile d'olive une forte coloration brun clair. Les huiles d'arachide et de colza mêlées à l'huile d'olive donnent aussi des grumeaux de nuances tranchées qui permettent de les reconnaître, même en minime proportion.

L'huile de colza fraudée avec des huiles étrangères donne, par la saponification, des grumeaux de couleurs variées, tandis que pure, elle donne un savon d'un blanc sale ; mêlée à l'huile de lin, elle donne des grumeaux jaune rougeâtre ; additionnée d'huile de ravesin, le savon produit est gris clair, et celui qui se forme par le mélange d'huile de coton et d'huile de colza est vert sale ; enfin celui qui se produit lorsqu'on mêle l'acide oléique à l'huile de colza, est d'un gris jaune.

Ces réactions sont très-sensibles et très-persistantes, même pour des proportions très-faibles.

SUR LA PURIFICATION DE L'ACIDE SULFURIQUE ARSENICAL.

Par M. BLONDLOT.

Dans un mémoire récent, MM. Bussy et Buignet, après avoir démontré l'insuffisance des moyens employés jusqu'ici pour purifier l'acide sulfurique arsenical, ont proposé une nouvelle méthode, basée sur un fait connu, mais dont ils ont fait ressortir toute l'importance, savoir : la fixité de l'acide arsénique, tandis que l'acide arsénieux se volatilise, comme l'on sait, avec l'acide sulfurique. Le problème à résoudre se réduirait donc à suroxyder l'acide arsénieux. A cet effet, les auteurs proposent de traiter d'abord l'acide sulfurique arsenical par une petite quantité d'acide azotique, d'ajouter ensuite assez de sulfate d'ammoniaque pour détruire l'excès du composé nitreux, et à distiller enfin avec les précautions voulues.

Tout en admettant le principe sur lequel cette méthode est établie, je crois que le moyen proposé présente un double danger. Le premier serait de laisser dans l'acide sulfurique des traces du composé nitreux, qui, ainsi que je l'ai fait voir ailleurs, pourrait avoir les conséquences les plus graves en toxicologie. Le second serait, au contraire, de ramener l'acide arsénique à l'état d'acide arsénieux volatil, si l'on ajoutait une trop forte proportion de sulfate d'ammoniaque, l'ammoniaque étant aussi un agent de réduction pour l'acide arsénique.

Ces considérations m'ont engagé à chercher, pour opérer la suroxydation de l'acide arsénieux, un agent incapable de céder à l'acide sulfurique aucun produit volatil. J'ai d'abord employé le manganate de potasse, dont une très-faible proportion suffit pour obtenir le résultat désiré. Puis, conduit par l'analogie, je lui ai substitué simplement un peu de peroxyde de manganèse. La manière d'opérer consiste à introduire l'acide à purifier dans

une capsule de porcelaine, et, après y avoir ajouté le peroxyde en poudre grossière, dans la proportion de 4 à 5 grammes par kilogramme, à chauffer, en agitant le liquide avec une baguette, jusqu'à ce qu'il entre en ébullition. On retire alors du feu, et, après le refroidissement, on introduit le liquide et le manganèse excédant dans la cornue où doit s'opérer la distillation, avec les précautions d'usage.

Pour éprouver l'efficacité de cette méthode bien simple, je l'ai appliquée à la purification, non-seulement de l'acide sulfurique arsenical du commerce, mais aussi à celle d'un acide dans lequel j'avais fait dissoudre jusqu'à 1 centième d'acide arsénieux, ce qui excède de beaucoup les proportions d'arsenic qui se rencontrent dans les acides fabriqués avec les pyrites. Or, bien que j'aie quelquefois poussé la distillation jusqu'à siccité presque complète, le produit, essayé dans l'appareil de Marsh, aux différentes périodes de l'opération, ne m'a jamais fourni le moindre indice d'arsenic.

TOXICOLOGIE.

EMPOISONNEMENT PAR LA CÉRUSE.

Un artiste belge qui a tenu pendant une dizaine d'années un des emplois de première basse au Théâtre-Italien de Covent-Garden, à Londres, M. Zelger, vient de mourir près de Gand, après une longue et douloureuse maladie dont la cause serait attribuée à un empoisonnement par le blanc de céruse. Il y a trois ans, pendant une représentation de *Guillaume Tell*, cet artiste s'étant servi d'une composition nouvelle pour blanchir ses moustaches et sa barbe, fut pris de vomissements auxquels succéda une léthargie. Depuis cette époque, sa santé ne se remit jamais complètement, et sa mort serait la suite de cette imprudence.

On se rappellera qu'une de nos actrices les plus célèbres, M^{me} V..., fut, par des causes semblables, forcée pendant un certain temps de s'abstenir de paraître sur la scène, et qu'elle ne dut son rétablissement qu'à des médications énergiques, administrées par feu le docteur Fiévée.

EFFETS FUNESTES DU TABAC.

Un médecin distingué, M. Émile Decaisne, vient de signaler à l'Académie des sciences plus de vingt et un cas d'intermittence du pouls, indépendante de toute lésion organique du cœur sur quatre-vingt-huit fumeurs. Neuf accusaient en même temps des digestions pénibles; les douze autres n'avaient jamais rien senti du côté de l'estomac; cinq ou six s'étaient aperçu des intermittences depuis quelque temps sans y ajouter d'importance. Sept virent disparaître complètement les désordres du cœur par l'abstention absolue ou presque absolue de la pipe, en moins d'un mois. Ces différents cas ont été observés chez des hommes de 27 à 42 ans, tous filateurs ou carriers, dans les trois communes de Mello, Cirès-lès-Mello et Saint-Wart (Oise).

Si l'on considère qu'aucun des sujets examinés par M. E. Decaisne n'était atteint d'une lésion organique du cœur, que la plupart d'entre eux n'étaient pas dans les conditions de santé qui favorisent la production des intermittences des battements du cœur, et qu'enfin la plupart ont guéri en supprimant l'usage du tabac, on pourra en inférer que le tabac exerce une certaine action sur le cœur.

M. Decaisne appelle cet état particulier *narcotisme du cœur*; il est caractérisé par des intermittences dans les battements de cet organe et dans les pulsations de l'artère radiale. On sera le plus souvent à même de le faire disparaître en cessant momentanément de fumer.

DES EXPÉRIENCES SUR LES ANIMAUX COMME MOYEN DE RECONNAÎTRE
UN EMPOISONNEMENT ET DE DÉTERMINER LA NATURE DU POISON
DANS LES EXPERTISES MÉDICO-LÉGALES.

Dans les réflexions dont j'ai fait suivre le compte-rendu médico-légal du procès La Pommerais, j'ai dit que, « jusqu'à présent, ces moyens d'appréciation n'avaient pas encore été produits devant les tribunaux. » C'est une erreur qu'un de mes très-honorables collègues m'a mis à même de rectifier en me rappelant un fait qui offre assez d'intérêt pour que je n'aie pas dû l'oublier. — Il s'agit d'un empoisonnement par l'*ellebore blanc*, qui a été parfaitement reconnu par MM. Nivet et Giraud, de Clermont, grâce à des expériences faites sur un poulet avec les produits extraits des cadavres des victimes. — Le rapport de ces deux experts a été publié dans le numéro du 2 août 1861 de la *Gazette hebdomadaire*.

T. GALLARD.

Note du Rédacteur. — Nous pourrions citer d'autres faits et surtout un rapport dans un cas d'empoisonnement par des champignons vénéneux, donnés par une femme à ses enfants. A. C.

EMPOISONNEMENT PAR ABSORPTION.

Un enfant de neuf ans, vivant avec son père et sa belle-mère dans une demeure isolée, tombe malade et meurt aussitôt que le médecin est appelé à le visiter. Aux symptômes, celui-ci soupçonne un empoisonnement et refuse de certifier la cause du décès. La justice informe, et la belle-mère déclare que, pendant les dix jours qui ont précédé la mort, elle avait appliqué une poudre blanche, sous forme de pommade, sur la tête de l'enfant pour détruire la vermine. L'autopsie constate des lésions arseñicales sur la muqueuse gastro-intestinale, et l'analyse chimique faite par le professeur Taylor, à l'hôpital Guy, découvre, en

effet, des traces du poison, mais en si faible quantité que, le retrouvant associé à la poudre de précipité blanc répandue sur la tête de la victime, il conclut à l'absorption par cette voie, et la femme est acquittée moyennant une simple admonestation du coroner sur sa négligence et ses mauvais soins.

EMPOISONNEMENT PAR LE BICHROMATE DE POTASSE.

Le nommé Louis Drumond, âgé de trente-sept ans, ouvrier chez le sieur V..., fabricant de produits chimiques, voulait tirer d'une cuve une solution de bichromate de potasse. Contrairement à ce qui lui avait été recommandé, il se servit, à cet effet, d'un siphon, et, pendant l'effort de la succion, il reçut dans la bouche une certaine quantité de cette solution. La première impression fut qu'il l'avait crachée immédiatement; mais il paraît qu'il en avait avalé, car quelques minutes s'étaient à peine écoulées, qu'il se plaignit d'une forte chaleur dans la gorge et dans l'estomac, et éprouva bientôt après un violent vomissement de sang.

On courut chercher un médecin; mais le mal avait fait des progrès si rapides que, lorsque le docteur arriva, le malade venait de succomber.

EMPOISONNEMENT PAR DES MATIÈRES JETÉES SUR LA VOIE PUBLIQUE.

Le nommé Cyprien Brémond, dit *la Gouape*, âgé de 54 ans, chiffonnier, était entré dans un cabaret à la suite de ses pérégrinations, et, comme cela lui arrivait assez souvent, avait mangé, en buvant, des croûtes de pain qu'il avait ramassées parmi les immondices sur la voie publique.

Bientôt il en fut en proie à d'horribles douleurs d'entrailles; il se sentait brûlé d'un feu intérieur. Le mal fit des progrès si

rapides qu'on dut chercher un médecin ; mais, lorsque celui-ci arriva, le malade avait succombé, et il ne put que constater la mort.

L'examen des quelques croûtes de pain qui étaient restées a fait connaître qu'elles étaient enduites d'une pâte phosphorée, préparation faite probablement dans le but de détruire des souris et des rats, et constituant un poison violent.

EMPOISONNEMENT PAR LE PLOMB.

Le sieur B... demeurant rue Saint-Honoré, avait reçu avant-hier la visite d'un de ses amis arrivant de Russie accompagné de sa jeune femme. Il offrit aux visiteurs une liqueur précieuse venant de la Martinique et qu'il conservait pour les grandes occasions ; cette liqueur sembla si délicieuse à la jeune femme et à son mari, qu'ils ne résistèrent pas aux sollicitations d'y revenir plusieurs fois.

Ils continuèrent à causer, lorsqu'ils furent pris successivement de violentes douleurs d'entrailles auxquelles le sieur B... fut bientôt en proie lui-même. Le mal s'aggrava rapidement et présenta les symptômes d'un empoisonnement, au point que la domestique, qui, croyant à une simple indisposition, avait préparé du thé, le laissa, effrayée, pour courir chercher un médecin.

Le docteur questionna les malades. Le sieur B... déclara qu'il ne comprenait pas ce qui se passait, puisque maintes fois il avait bu de cette liqueur, ainsi que d'autres personnes, sans aucun inconvénient. Le médecin vida la liqueur afin de la soumettre à l'analyse, et trouva au fond de la bouteille douze grains de plomb qui s'y étaient logés sans doute lorsqu'on l'avait rincée ; ils s'étaient peu à peu transformés en carbonate de plomb, de façon qu'il ne restait plus qu'un petit noyau de plomb métallique au centre.

Tant que la liqueur avait coulé clair, elle n'avait causé aucun accident ; mais aussitôt qu'on était arrivé près du fond, elle s'était trouvée contenir en dissolution et en suspension le sel de plomb qui avait déterminé l'empoisonnement.

Une médication énergique et appropriée a conjuré le danger, et on a lieu d'espérer que les malades seront promptement rétablis.

PHARMACIE.

CONCOURS POUR L'ADMISSION AUX EMPLOIS DE PHARMACIEN

STAGIAIRE A L'ÉCOLE DU VAL-DE-GRACE.

Ce concours aura lieu à Strasbourg le 7 décembre 1864, à Montpellier le 15, et à Paris le 21 du même mois.

Les conditions d'admission sont les suivantes :

- 1° Être pharmacien de première classe ;
- 2° Être exempt de toute infirmité ;
- 3° N'avoir pas dépassé l'âge de vingt-huit ans. La durée du stage est d'un an.

Les stagiaires reçoivent des appointements fixés à 2,160 francs par an et une indemnité de 500 francs.

CONCOURS POUR LES EMPLOIS D'ÉLÈVES EN PHARMACIE A L'ÉCOLE IMPÉRIALE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE DE STRASBOURG.

Un concours pour les emplois d'élèves en pharmacie à l'École impériale du service de santé militaire de Strasbourg aura lieu à Strasbourg, le 29 septembre prochain ; à Lyon, le 6 octobre ; à Montpellier, le 10 octobre ; à Toulouse, le 13 octobre ; et à Paris, le 17 octobre.

Voici quelles sont les conditions pour être admis à ce concours :

- 1° Être né ou naturalisé Français ;

- 2° Être reconnu apte à servir activement dans l'armée ;
- 3° Avoir eu moins de vingt et un ans au 1^{er} janvier de l'année courante ;
- 4° Être pourvu du diplôme de bachelier ès sciences ;
- 5° Justifier de trois années de stage dans une pharmacie civile.

Des bourses, des demi-bourses et des trousseaux seront accordés aux élèves qui en auront fait la demande *avant le 1^{er} octobre* et qui auront fait constater l'insuffisance des ressources de leur famille pour leur entretien à l'École.

Les frais d'inscriptions, de conférences, d'exercices pratiques, d'examens, etc., sont payés par le ministre de la guerre.

La durée des études est de trois années. Tout élève reçu pharmacien de 1^{re} classe est admis de plein droit à l'École d'application du Val-de-Grâce. La durée de ce stage est d'un an.

Les stagiaires reçoivent pendant leur séjour à l'École du Val-de-Grâce 2,160 francs par an et une indemnité fixée à 500 francs.

Ce concours sera annoncé prochainement au *Moniteur*.

EXERCICE DE LA MÉDECINE ET DE LA PHARMACIE.

Par arrêté du 8 juillet, M. le ministre de l'instruction publique a institué une commission chargée de l'examen des questions relatives à l'exercice de la médecine et de la pharmacie, soulevées par les pétitions dont le Sénat a prononcé le renvoi au ministre de l'instruction publique.

Sont nommés membres de cette commission :

MM. Dumas, inspecteur général de l'enseignement supérieur ;

Duvergier, conseiller d'État ;

Lestiboudois, conseiller d'État ;

Giraud, inspecteur général de l'enseignement supérieur ;

Brongniart, inspecteur général de l'enseignement supérieur ;

Denonvilliers, inspecteur général de l'enseignement supérieur ;

- MM. Tardieu, doyen de la Faculté de médecine de Paris;
Regnault, professeur de pharmacologie à la Faculté de médecine de Paris;
Bussy, directeur de l'École supérieure de pharmacie de Paris;
Ehrmann, doyen de la Faculté de médecine de Strasbourg;
Planchon, directeur de l'École supérieure de pharmacie de Montpellier;
Gintrac, directeur de l'École préparatoire de médecine et de pharmacie de Bordeaux;
Cazeneuve, directeur de l'École préparatoire de médecine et de pharmacie de Lille.
-

ERREUR DANS L'ADMINISTRATION D'UN MÉDICAMENT.

M. S..., tailleur, rue des Cordiers, avait sa petite fille malade. Le médecin qui la visita prescrivit une purgation à l'aide de l'huile de ricin et écrivit son ordonnance sur une feuille de papier double. Ayant ensuite jugé qu'un liniment pouvait être utile, au lieu de demander une autre feuille de papier, il écrivit sur le second feuillet de celle dont il vient d'être question la formule de cette composition, expressément pour l'usage externe et contenant une dose de laudanum de Sydenham.

M^{me} S... se rendit chez le pharmacien et se procura le liniment qui devait d'abord calmer les douleurs de la petite malade. Ensuite, quand elle jugea le moment opportun pour faire prendre la purgation, elle se présenta de nouveau chez le pharmacien; mais en chemin elle avait, sans s'en apercevoir, retourné le papier, et elle le donna du côté où se trouvait la formule du liniment. L'employé à qui elle s'adressa lui remit le médicament d'après l'ordonnance.

Persuadée qu'elle avait de l'huile de ricin, M^{me} S... fit avaler

le contenu du flacon à l'enfant, qui tomba bientôt dans un état de torpeur complète et succomba malgré les secours qu'on tenta de lui donner.

TISANE SÈCHE, DITE TISANE DES VOYAGEURS.

Extrait de chiendent.....	} aa....	40 grammes.
— de saponaire.....		
— de fraisier.....		
Gomme pulvérisée.....	125	—
Sucre.....	125	—
Sel de nitre.....	60	—

Mélez, de façon à obtenir une poudre homogène qu'on divise en paquets de 10 grammes. La dose ci-dessus fournira 30 prises sèches. Il faut les tenir enfermées dans un flacon très-sec. Chaque paquet représente 20 grammes de chiendent saponaire et fraisier, et contiendra 2 grammes de sel de nitre.

La tisane sèche du Codex fait avaler du ligneux, ce qui n'est ni agréable ni indispensable.

La tisane sèche sudorifique substituera aux extraits ci-dessus ceux des quatre bois sudorifiques.

LIQUIDE PROPHYLACTIQUE CONTRE LA SYPHILIS, EMPLOYÉ DANS LES DISPENSAIRES.

Par M. le docteur JEANNEL.

Alun cristallisé.....	1 kil. 500 grammes.
Sulfate de fer.....	100 —
Sulfate de cuivre.....	100 —
Alcoolé aromatique.....	60 —
Eau commune.....	100 —

La préparation s'exécute en grand, au dispensaire, dans des tonneaux de 100 litres, munis de couvercles de bois et de robinets de cuivre. Les sels mélangés sont livrés par le pharmacien, en paquets, préparés pour 100 litres de dissolution ; on les introduit

dans un sac de toile qu'on suspend à la surface de l'eau au moyen d'une ficelle. Au bout de deux heures la dissolution étant achevée, on ajoute l'alcoolé aromatique en proportion voulue, et on remue le tout avec un bâton.

La composition de l'alcoolé est la suivante :

Alcool à 85°	800 grammes.
Essence de citron.....	30 —
— de menthe.....	22 —
— de lavande	25 —
— de néroli.....	20 —
— d'amandes amères.....	10 —
— de cannelle.....	10 —

TRAITEMENT DE L'ENCÉPHALIE ACQUISE.

Au début de la maladie, si l'enfant est de bonne constitution et né de parents bien portants, raser la tête et l'enduire deux fois par jour de la pommade suivante :

Onguent de genièvre.....	24 grammes.
Napolitain	14 à 16 —

En même temps, faire prendre chaque jour à l'enfant 2 paquets de la poudre ci-après :

Calomel.....	7 centigr.
Sucre blanc pulvérisé	4 grammes.

Divisez en 6 paquets.

On suspend le calomel si les évacuations alvines sont abondantes.

Modérer l'emploi de la pommade mercurielle dès que l'amélioration se manifeste.

Bains légèrement irritants. Couvrir la tête d'un bonnet de laine pendant la durée du traitement par les frictions.

Régime : le lait de la nourrice aux enfants à la mamelle ; aux enfants plus âgés, viande, œufs et café de glands.

Dans les beaux jours, mettre l'enfant au grand air ; le tenir

en hiver dans une chambre à une température de 16 degrés ;
enfin, usage de matelas de crin.

(*Journal de médecine pratique.*)

PILULES CONTRE LA CONSTIPATION.

Par M. le professeur TROUSSEAU.

Aloës.....	1 gramme.
Extrait de coloquinte.....	20 centigr.
— de rhubarbe.....	1 gramme.
Gomme gutte.....	1 —
Extrait de jusquiame.....	25 centigr.
Essence d'anis.....	2 gouttes.

Pour 20 pilules argentées.

Une au commencement du repas du soir. Si leur action est trop rapide, les administrer le matin au premier repas. Si elles agissent avec lenteur, on en prend une au commencement des deux repas. Si elles troublent la digestion, on les prend au moment du coucher.

POTION CONTRE LA DIARRHÉE.

Par M. DELIOUX (de Savignac).

Au moment où les tendances diarrhéiques commencent à se dessiner, il n'est pas inutile de rappeler aux praticiens que l'association des astringents et des opiacés doit souvent prendre le pas sur le sous-nitrate de bismuth.

Dans le cas de diarrhée grave, on se trouvera bien de l'usage d'une potion ainsi formulée :

Extrait de ratanhia.....	2 à	4 grammes.
Laudanum de Sydenham.....	1	—
Hydrolat de cannelle.....	30	—
Eau gommée et sucrée.....	200	—

Préparer sans filtrer.

Dans les cas légers, on pourra réduire les doses de la manière suivante :

Sirop de ratanhia	30 grammes.
Laudanum de Sydenham	50 centigr.
Hydrolat de cannelle.....	20 grammes.
Eau simple	150 —

Le sirop de ratanhia contient 1 gramme d'extrait par 30 grammes.

Ces potions sont d'un goût agréable, et plaisent généralement aux malades.

ÉLIXIR ANTIDYSPEPTIQUE.

Par M. DUMAY.

Eau-de-vie de Cognac.....	100 grammes.
Eau.....	50 —
Sirop d'écorces d'oranges.....	50 —
Rhubarbe	2 —
Quassia amara.....	4 —
Colombo	} aa 2 —
Coriandre	
Cannelle	
Camomille.....	4 —

Macération de huit jours.

2 à 4 cuillerées à café avant le repas.

PILULES DE CARBONATE D'AMMONIAQUE CONTRE LES BRONCHITES CHRONIQUES.

Par M. WILLIAMS (de Cork).

Carbonate d'ammoniaque.....	50 centigr.
Gomme ammoniaque.....	50 —
Ipécac. pulv	12 —
Chlorhydrate de morphine.....	5 —
Mucilage de gomme.....	Q. S.

Pour 10 pilules; enrobez avec le baume de tolu.

Usage. On débute par 1 pilule le soir.

POTION AU TARTRATE DE SOUDE.

Par le docteur DELIOUX (de Savignac).

Tartrate de soude.....	15 à	20 grammes.
Alcoolé de zestes de citron.....	10	—
Sirop de sucre.....	30	—
Eau.....	200	—

POTION A L'HUILE DE RICIN.

Huile de ricin.....	12 grammes.
Émulsion d'amandes.....	100 —
Sirop de gomme.....	20 —
Hydrolat d'oranger ..	15 —

TISANE SALINE PURGATIVE.

Sulfate de soude.....	15 grammes.
-----------------------	-------------

PILULES PURGATIVES.

Calomel.....	5 grammes.
Poudre de rhubarbe.....	2 —
Extrait d'opium.....	0 50 centigr.

Pour 15 pilules, à prendre à doses rapprochées ou plus ou moins éloignées, selon les cas.

PRÉPARATION CONTRE LES EXCORIATIONS, FISSURES DU MAMELON,
DES LÈVRES ET DES MAINS.

Par M. STRATIN.

Gomme adragante.....	8 à	15 grammes.
Eau de chaux.....	120	—
Glycérine.....	30	—
Eau de roses.....	100	—

GELÉE DE BAUME DE COPAHU.

Par M. Stanislas MARTIN.

Un médecin ayant demandé au savant rédacteur du *Bulletin*

de thérapeutique une gelée faite avec le baume de copahu, M. Martin la formula de la manière suivante :

Baume de copahu.....	30 grammes
Blanc de baleine.....	10 —

On chauffe les substances au bain-marie, puis on les aromatise avec :

Essence de menthe.....	6 gouttes.
------------------------	------------

Cette gelée se prend dans du pain azyme.

TISANE PURGATIVE DE ZIMMERMANN.

Rhubarbe	4 grammes.
Crème de tartre.....	30 —
Orge.....	30 —

Faites bouillir dans :

Eau.....	1000 —
----------	--------

Édulcorez au sucre.

Zimmermann prescrivait 5 livres d'eau, à réduire à 4 par la décoction, et il employait 60 grammes d'orge. M. Delieux conseille de diminuer de moitié, pour n'abuser ni de l'eau, ni des féculents contre la dysenterie.

POTION ERGOTÉE POUR PRÉVENIR L'HÉMORRHAGIE POSTPUERPÉRALE

M. Godefroy (de Rennes) emploie très-avantageusement la potion suivante comme préservatif de l'hémorrhagie chez les nouvelles accouchées ;

Extrait d'ergot de seigle ou de froment...	4 grammes.
Sirop d'écorces d'oranges.....	25 —
Hydrolat de mélisse.....	100 —

A prendre une cuillerée à bouche toutes les heures.

Sous l'influence de cette préparation, qui est agréable, la

matrice se contracte énergiquement, et toute crainte de perte s'évanouit.

Lorsque la femme est très-faible, ajoute la *Revue de thérapeutique*, ou qu'il y a eu un commencement de perte, M. Godefroy remplace le sirop d'écorce d'oranges par l'élixir de Garus.

LOOCH TÉRÉBENTHINÉ.

Par M. CARMICHAEL.

Essence de térébenthine	16 grammes.
Jaune d'œuf	N° 1.

Mélez et ajoutez :

Emulsion d'amandes douces.....	125 grammes.
Sirop d'écorces d'oranges.....	64 —
Essence de cannelle.....	3 à 4 gouttes.

A prendre par cuillerées dans la journée.

BAUME TÉRÉBENTHINÉ CONTRE LES DOULEURS.

Par M. REVEIL.

Térébenthine de Bordeaux.....	5 grammes.
Essence de térébenthine.....	100 —
Ammoniaque liquide.....	15 —
Essence de thym	} aa 2 50 centigr.
— de lavande	

Mélez : ce baume prend la consistance de l'opodeldoch ; c'est un rubéfiant très-énergique.

ÉLIXIR DE HUFELAND (EXPECTORANT).

Extrait de chardon bénit.....	} aa 2 grammes.
— de douce-amère.....	
Eau de fenouil.....	30 —
— de laurier-cerise	4 —

A prendre 40 à 60 gouttes quatre fois par jour.

HYGIÈNE PUBLIQUE.

PRÉFECTURE DE POLICE.

Ordonnance qui prescrit la publication de l'instruction du Conseil de salubrité concernant l'emploi des huiles de pétrole destinées à l'éclairage.

Paris, 15 juillet.

Nous, préfet de police,

Considérant que plusieurs accidents ont été causés par les huiles de pétrole destinées à l'éclairage ;

Que la cause de ces accidents doit être attribuée à l'ignorance où l'on est, en général, des mesures de précaution à prendre pour l'emploi de ces huiles ;

Ordonnons ce qui suit :

ARTICLE UNIQUE. — L'instruction du Conseil d'hygiène publique et de salubrité du département de la Seine, concernant l'emploi des huiles de pétrole destinées à l'éclairage, sera imprimée et affichée à Paris et dans les communes du ressort de la préfecture de police.

Le préfet de police,

BOITTELLE.

Instruction concernant l'emploi des huiles de pétrole destinées à l'éclairage, approuvée par le préfet de police, le 29 juin 1864.

L'emploi de l'huile de pétrole présentant des dangers, il importe de faire connaître au public les précautions à prendre pour les éviter.

L'huile de pétrole, convenablement épurée, est à peu près incolore. Le litre ne doit pas peser moins de 800 grammes. Elle ne prend pas feu immédiatement par le contact d'un corps enflammé. Pour constater cette propriété essentielle, l'on verse du

pétrole dans une soucoupe, et l'on touche la surface du liquide avec la flamme d'une allumette ; si le pétrole a été dépouillé des huiles légères très-combustibles, non-seulement il ne s'allume pas, mais si l'on y jette l'allumette enflammée, elle s'éteint après avoir continué à brûler pendant quelques instants. Toute huile minérale destinée à l'éclairage qui ne soutient pas cette épreuve doit être rejetée comme pouvant donner lieu, par son usage, à des dangers sérieux. L'huile de pétrole, alors même qu'elle ne renferme plus les essences légères dites *naphtes*, qui lui communiquent la faculté de s'allumer au contact d'une flamme, n'en est pas moins une des matières les plus combustibles que l'on connaisse ; si elle imbibe des tissus de lin, de coton ou de laine, son inflammabilité est singulièrement exaltée ; aussi son emmagasinage, son débit exigent-ils une grande circonspection.

L'huile de pétrole doit être conservée ou transportée dans des réservoirs ou dans des vases en métal. Les dépôts doivent être éclairés par des lampes placées à l'extérieur ou par des lampes de sûreté.

Lampes. — Une lampe destinée à brûler du pétrole ou toute autre huile minérale ne doit avoir aucune gerçure, aucune fêlure établissant une communication directe avec l'enceinte où la mèche fonctionne. Le réservoir doit contenir plus d'huile que l'on n'en peut brûler en une seule fois, afin que la lampe ne puisse pas être vide pendant qu'elle brûle.

Les réservoirs en matières transparentes, comme le verre, la porcelaine, sont préférables, parce qu'ils permettent d'apprécier le volume de l'huile qui y est contenu.

Les parois des réservoirs doivent être épaisses ; les ajustages qui les surmontent doivent être fixés, non pas à simple frottement, mais par un mastic inattaquable par les huiles minérales.

Le pied des lampes doit être lourd et présenter assez de base

pour donner plus de stabilité et diminuer les chances de versement.

Emploi de l'huile dans les lampes. — Avant d'allumer une lampe, on doit la remplir complètement, et ensuite la fermer avec soin.

Lorsque l'huile est sur le point d'être épuisée, il faut éteindre et laisser refroidir la lampe avant de l'ouvrir pour la remplir. Dans le cas où l'on voudrait introduire l'huile dans la lampe éteinte avant son complet refroidissement, il est indispensable de tenir éloignée la lumière avec laquelle on éclaire pour procéder à cette opération.

Si le verre d'une lampe vient à casser, il faut éteindre immédiatement, afin de prévenir l'échauffement des garnitures métalliques. Cet échauffement, quand il atteint une certaine intensité, vaporise l'huile contenue dans le réservoir ; la vapeur peut prendre feu, déterminer une explosion entraînant la destruction de la lampe, et, par suite, l'écoulement d'un liquide toujours très-inflammable et souvent même déjà enflammé.

Le sable, la terre, les cendres, le grès, sont préférables à l'eau pour éteindre les huiles minérales en combustion.

Brûlures. — En cas de brûlures, et avant l'arrivée du médecin, il sera très-utile de couvrir les parties blessées avec des compresses imbibées d'eau fraîche, souvent renouvelées.

Les membres de la Commission,

BOUDET,

CHEVALLIER,

BOUSSINGAULT, rapporteur.

Lu et approuvé dans la séance du 20 mai 1864.

Pour le vice-président,

CHEVALLIER.

Le secrétaire,

TRÉBUCHET.

PRÉCAUTIONS A PRENDRE EN PRÉVISION DE LA FOUDRE.

Voici les précautions à prendre pour éviter d'être frappé par la foudre pendant un orage.

On doit éviter les courants d'air pendant les orages : la direction de la foudre est souvent déterminée par celle de la pluie et du vent. On cite l'exemple de personnes foudroyées en ouvrant une fenêtre.

Il est très-dangereux de sonner les cloches ; les sonneurs sont le plus souvent foudroyés.

Franklin résume ainsi les conseils qu'il donne aux personnes qui craignent la foudre :

1° Éviter le voisinage des cheminées, la suie qui les tapisse possédant, comme les métaux, la propriété d'attirer la foudre ;

2° Pour la même raison, s'éloigner des métaux, des glaces, des dorures, des cloches et de leurs cordes ; se dépouiller des objets métalliques que l'on a sur soi ;

3° Éviter de se placer au dessous d'un lustre, d'une rampe, d'un ornement de métal, d'un arbre, d'un objet élevé quelconque ;

4° Interposer entre soi et le sol un corps non conducteur, — du verre par exemple ;

5° Diminuer autant que possible les points de contact avec le sol et les murs ;

Le plus sûr moyen préservatif serait donc d'avoir un hamac suspendu à des cordes de soie au milieu d'une vaste chambre ;

Lorsqu'une personne a été frappée par la foudre, il faut de suite la porter au grand air, la dépouiller promptement de ses vêtements, faire des affusions d'eau froide pendant un quart d'heure, pratiquer des frictions aux extrémités, et chercher à rétablir la respiration par des compressions intermittentes de la poitrine et

du bas-ventre. — Telle est l'instruction donnée par le conseil de salubrité du département de la Seine.

AVANTAGES RÉSULTANT DE L'USAGE DES BAINS.

Voici l'époque des bains froids. Ils sont nécessaires, surtout pour la classe ouvrière, qui, à Paris, forme presque les deux tiers de la population totale. La plupart des professions industrielles mettent le corps en transpiration ; il se trouve en outre au milieu des poussières souvent délétères, des liquides et des graisses qui nécessitent un changement fréquent de linge et l'usage périodique des bains.

Les bains chauds ne sont pas à la portée de tous. Paris ne possède que 160 bains publics avec environ 5,000 baignoires. Ce nombre est insuffisant, et le prix de 50 centimes, 40 centimes par abonnement, est trop élevé. Ce prix empêche que l'on ne prenne annuellement plus de 2 millions à 2,300,000 bains, ce qui ne fait pas par an 2 bains par personne. Ce chiffre est incroyable. Combien de personnes, cependant, prennent 20, 30, 50, 100 bains par an, et combien, par conséquent, n'en prennent pas du tout !

A Londres, on entend mieux ce côté hygiénique de la vie. Un seul établissement y fournit 250,000 bains chauds à 20 centimes. A Paris, le prix de 50 centimes (qui était autrefois de 1 franc) rend ces bains inaccessibles aux bourses pauvres, comme nous venons de le dire, car il faut encore ajouter la gratification du garçon et le louage d'une serviette. Les patrons parisiens sont quelquefois forcés de donner des bains gratuits à leurs ouvriers ; ils en exigent même l'usage, comme dans les fabriques de céruse, où l'on fait prendre à chaque individu un bain sulfureux par semaine.

Dans les chaleurs, les ouvriers se rabattent sur les bains froids,

qui sont à la portée de tout le monde. Nous croyons leur être utile en leur donnant à ce sujet quelques conseils :

Le bain froid est rafraîchissant si l'on n'y reste que peu de temps ; il devient astringent et tonique pour peu qu'on le prolonge au-delà d'une demi-heure ; après une heure de natation, il finit par être fatigant et peut devenir nuisible.

Il est indispensable d'attendre, pour se plonger dans l'eau froide, que la digestion soit faite et que tout soit calme dans l'économie du corps ; c'est-à-dire qu'on n'ait ni émotion, ni excitation, ni chaleur de la peau, ni transpiration. Les moments de la journée les plus favorables pour le bain froid sont le matin à jeun ou le soir avant le dîner.

Il est bon de se frictionner la peau avant d'entrer dans l'eau et après en être sorti.

Il faut se plonger brusquement dans l'eau à deux ou trois reprises différentes. On évite ainsi le saisissement désagréable et le refoulement du sang dans les gros vaisseaux, qui se produit lorsqu'on entre peu à peu dans l'eau froide.

Une fois dans l'eau, il est nécessaire de faire de l'exercice, de se mouvoir ; rien n'est plus simple si l'on sait nager ; dans le cas contraire, on doit aller d'un endroit à un autre, battre l'eau des mains et des pieds et éviter sur toutes choses de rester en repos.

Plus l'eau est froide, moins doit être long le temps qu'on y passe. La durée du bain est, selon la constitution, d'un quart-d'heure à quarante-cinq minutes. Il faut en sortir au premier frisson qu'on éprouve.

On prendra soin de s'essuyer et de se sécher parfaitement le corps en sortant du bain froid, et particulièrement les cheveux et le cuir chevelu.

Une promenade à pied ou à cheval, un exercice modéré, est très-salutaire après le bain froid.

Les parents ne sauraient trop habituer leurs enfants aux bains

d'eau froide ; c'est un moyen de fortifier la santé et de donner à la constitution l'énergie qui permet de braver les vicissitudes de la température atmosphérique.

Les bains de rivière sont devenus fort à la mode à Paris ; depuis quelques années, il s'est fondé plusieurs établissements de dames où l'on donne des leçons de natation. Un grand nombre de parents comprennent maintenant que cet exercice ne doit pas être exclusivement réservé aux jeunes garçons, et qu'il peut aussi faire partie de l'éducation des jeunes filles.

Les bains froids de rivière sont particulièrement salutaires aux femmes.

ASPHYXIE PAR DES GAZ INFECTÉS PRODUITS PAR LA FERMENTATION DE MATIÈRES VÉGÉTALES.

Le sieur D..., domicilié près de Saint-Cyran, se livrait à des expériences relatives à une nouvelle plante textile. Afin de les faire pourrir pour en dégager les fibres, il en avait placé une certaine quantité dans une fosse, qu'il avait recouverte de terre et sur laquelle il avait jeté des seaux d'eau de son puits, à peu près selon la méthode que l'on emploie pour rouir le chanvre dans les endroits où l'on manque de cours d'eau.

Pensant que l'effet qu'il attendait devait s'être produit, le sieur D... alla ouvrir la fosse ; mais au premier coup de pioche qu'il donna, les gaz produits par la décomposition et que la croûte de terre avait retenus, s'échappèrent avec une telle abondance qu'il tomba suffoqué.

Quelques instants après, on le trouvait là, sans mouvement. Toutes les tentatives faites pour le ranimer sont restées sans effet.

BOISSON HYGIÉNIQUE.

Nous ne saurions trop recommander aux fermières intelligentes

de donner à leurs moissonneurs un mélange d'eau et de café. Avec 1 kilogramme de café, additionné d'un peu d'eau-de-vie et 500 grammes de sucre, on obtient environ 12 litres d'une boisson très-tonique et qui a surtout le précieux avantage de soutenir les forces, d'arrêter la transpiration et de soutenir la vigueur du corps. Un verre de cette boisson, pris de deux heures en deux heures, suffit largement à chaque moissonneur. La dépense n'est pas supérieure au prix des boissons ordinaires, et le résultat est incomparablement supérieur pour la quantité du travail obtenu.

MORT D'UN INTERNE PAR SUITE D'UNE INFECTION PURULENTE.

Ardouin, l'interne des hôpitaux qui vient de succomber si malheureusement à une infection purulente, avait gagné cette maladie en pansant un malade atteint de plaies et d'infection purulente. Il s'était piqué sur un cadavre, à l'École pratique, quatre jours avant le début des accidents. Sa plaie, quoique non enflammée, n'était pas encore guérie lorsque Ardouin a eu à soigner son malade. Les frissons ont débuté le lendemain de ce contact.

La perte de cet interne distingué, qui a trouvé la mort dans l'accomplissement de son devoir, a été l'objet des regrets unanimes de ses collègues.

OBJETS DIVERS.

UTILITÉ DES VENINS.

Par le docteur Télèphe DESMARTIS.

Un de mes amis, qui a habité le Mexique et les Guyanes américaines, vient de lire l'article que vous avez eu la bonté d'insérer dans votre excellent journal. Il admet d'autant plus l'anes-

thésie locale par les venins, que la narcotisation partielle ou générale est chose connue des chefs indiens. Ceux-ci savent parfaitement que tel serpent, tel batracien, tel insecte, telle plante vireuse produit d'une manière plus ou moins intense des symptômes déterminés, qui peuvent être arrêtés par certains sucs végétaux : on sait déjà que les poisons peuvent se neutraliser, et la science a récemment découvert que l'opium est l'antidote de la belladone, et *vice versa*.

De son côté le célèbre ophthalmologiste Caron du Villards, qui a également voyagé au Mexique, dit (dans les *Annales d'oculistique*, 1855) avoir vu, à Puebla, une grosse araignée ventrue, rouge, reluisante, occasionner chez les enfants des eschares gangréneuses, mortelles; mais il oublie de mentionner que le Guaco (Humb. et B.) *Mikiania Guaco* (Willa) administré *intus et extra* enraye très-bien les accidents; tout comme le suc de persil (*apium petroselinum*), frictionné sur les piqûres des hyménoptères de nos pays, annihile immédiatement la douleur, la tuméfaction, etc. — L'état gangréneux produit par l'araignée rouge, mentionnée par M. du Villards, peut être mis à profit dans le cancer dit *incurable*, pour faire tomber le squirrhe en sphacèle, de même que Dussossoy, Clerc, Ollivier, Rigal, ont atteint ce résultat heureux, en osant inoculer à des cancéreux la gangrène et la pourriture d'hôpital.

Cette arachnide rouge est connue dans les environs de Mexico sous le nom de Capulina, à cause de sa ressemblance avec le capulino, fruit du *Melia Azedarach Mexicana*. Il existe aussi au Mexique une arachnide velue et noire que l'on nomme vulgairement *tarentule*. La piqûre faite avec ses mandibules à crochet acéré, n'occasionne point ces accidents nerveux (le fameux tarentisme), mais des phénomènes graves et des sueurs copieuses. Les médecins mexicains, dit le célèbre oculiste savoisien, ont profité de la connaissance de cette propriété pour faire préparer une

teinture de tarentule qui jouit de la réputation méritée d'être excessivement sudorifique. En examinant au microscope un sirop anti-syphilitique breveté par le gouvernement américain, j'y ai trouvé des poils et différentes particules de la tarentule du Mexique.

Ce sont probablement ces mêmes araignées qui sont appelées *guava*, à Puerto-Rico ; elles sont d'une dimension monstrueuse, velues et noires ; elles habitent ordinairement les haies pendant le jour ; la nuit elles se répandent dans la campagne ; on en trouve souvent dans les maisons. Elles attaquent les individus de race bovine et chevaline, et, soit que le poison agisse avec lenteur, soit qu'on administre à temps, extérieurement et intérieurement, le guaco, les quadrupèdes blessés n'en meurent point, mais il se développe de la tuméfaction *loco dolenti*.

On signale encore au Mexique d'autres araignées, dont la piqure narcotique occasionne l'analgésie : c'est un empoisonnement local analogue à celui que produisent sur certains animaux l'humeur lactescente et même le sang des batraciens. Contrairement aux croyances des académies, les empiriques guérissent souvent le cancer ulcéré par l'emploi du venin de batracien ; ils affirment même que la guérison est plus facile au printemps ; je l'admets très-bien, parce que les salamandres et les autres batraciens recèlent beaucoup d'humeur venimeuse à l'époque du printemps, qui est le moment de la reproduction.

Quæramus quid optimum, non quid usitatissimum.

UN MOT SUR LE CAFÉ.

Chacun a pu remarquer que, pendant la torréfaction, le café augmente considérablement de volume. Il résulte d'une expérience de M. Coulier, professeur de chimie à l'école du Val-de-Grâce (consignée dans le dernier numéro du recueil de *Mém.*

de méd., de chir. et de pharm. militaires), que ce phénomène est dû au développement de l'acide carbonique contenu dans les grains. Cette production assez considérable de gaz acide carbonique, qui paraît avoir échappé aux auteurs qui se sont occupés de cette question, a lieu aussi lorsque du café moulu et torréfié est traité par l'eau bouillante. C'est ce qui expliquerait la facilité avec laquelle le café moulu reste à la surface de l'eau. Si l'on veut bien se rappeler que cette circonstance ne se produit pas avec la poudre de chicorée torréfiée, on se rendra compte de l'intérêt qui s'attache aux expériences de M. Coulier. Ajoutons que, lorsque le café est resté exposé à l'air, ou qu'un temps assez long s'est écoulé depuis la mouture, la quantité de gaz qui se dégage est bien moindre; de sorte que la quantité de gaz dégagée par un échantillon de café en poudre peut être un élément utile pour en apprécier la qualité.

D^r J. L.

CHRONIQUE INDUSTRIELLE.

Par M. A. CHEVALLIER fils.

NOUVEL ENGRAIS ET NOUVEAU MODE DE DÉSINFECTION.

Quand on suit attentivement les progrès des sciences dans leurs applications, on est frappé des tendances qui dirigent les recherches modernes du côté de l'agriculture. La chimie, surtout, représentée par des savants illustres, a fait faire de grands pas à la culture en général.

D'après M. Liebig, le tribut moyen, par jour, d'une personne adulte, serait de 135 grammes en produit solide et d'environ 1,000 grammes en liquide. Si des appareils filtrés reçoivent ce tribut pendant une année, il s'y trouve une quantité d'engrais d'environ 50 kilogrammes. Cet engrais, dosant 5 pour 100 d'azote et 6 à 8 pour 100 d'acide phosphorique, a une valeur

au moins égale au guano du Pérou. Ce dernier, pour être employé, subit des dépréciations telles, par le dégagement continu de l'ammoniaque, que les principes de richesse formant son type se trouvent réduits au moins de moitié.

Par les procédés de MM. Blanchard et Château, qui constituent l'engrais humain à l'état de phosphate ammoniaco-magnésien, il y a non-seulement neutralisation des odeurs ammoniacales, par leur absorption dans le liquide préparé par ces industriels, mais encore retenue des richesses et leur fixation. De sorte qu'aucune perte ne se produit dans cet engrais, ni au moment de son emploi, ni jusqu'à celui où la plante s'en assimile les sucs.

Trois problèmes importants sont ainsi résolus :

La conservation de l'engrais humain ;

La salubrité et l'hygiène des villes, amenées par un système particulier de fosses mobiles inodores, avec filtrage reposant sur un principe chimique de la plus grande netteté, et fécond par ses applications surtout à l'agriculture ;

La fixation par voie de précipitation pure et simple et à froid de l'ammoniaque, libre ou combiné, contenu dans toutes matières ammoniacales liquides, fluides ou solides, comme les matières fécales telles que se trouvent dans les fosses les urines, les eaux de gaz, les boues et immondices des villes, les eaux de rouissage des matières textiles, les eaux infectes des amidonniers, des fabricants de colle et de gélatine, etc., les fumiers des fermes, les engrais facilement putrescibles, etc., fixation amenant également avec elle et forcément la désinfection des matières qui viennent d'être signalées.

Le moyen de retenir et de fixer d'une manière définitive l'azote devait consister :

A fixer et précipiter l'azote à l'état d'un composé suffisamment insoluble dans l'eau, pour que la pluie ne l'enlevât pas des en-

grais dans le cours de leur fabrication, et non volatil aux plus fortes chaleurs ;

En ce que le composé en question fût facilement décomposable par les agents chimiques et physiques de la terre, et facilement assimilable par les végétaux.

Or, le seul composé qui satisfasse pratiquement à ces conditions est le phosphate ammoniaco-magnésien, sel double dans lequel l'azote est à l'état insoluble et en présence de l'acide phosphorique, c'est-à-dire de l'élément le plus fertilisant et le plus important après l'azote.

Sans pousser plus loin l'examen de MM. Blanchard et Château, nous énoncerons, comme résumé, les avantages qu'ils présentent :

Diminution notable du prix de l'engrais.

Garantie du type de richesse contenue dans l'engrais.

Vente à crédit au profit de cultivateurs pauvres, mais dans des conditions de moralité bien établies, d'une quantité des engrais.

Répartition intelligente, sur tout le sol de la France, des engrais devenus trop abondants sur certains points et insuffisants sur d'autres.

Fabrication en grand de l'acide phosphorique et de ses dérivés, et réunion facile des matières premières, les os, par les employés à la fabrication de l'engrais.

Salubrité apportée aux villes.

Diminution considérable, sinon disparition complète, du prix de service des vidanges.

Enfin, exonération pour la France du tribut énorme qu'elle paye à l'Amérique pour l'achat du guano.

Nous sommes fondé à estimer le prix de l'engrais humain, fourni dans de pareilles conditions, au moins à celui du guano du Pérou, c'est-à-dire à 34 francs les 100 kilogrammes.

D'où il suit que la production moyenne d'une personne adulte

étant de 50 kilogrammes, peut, par ces moyens, donner à l'agriculture un engrais d'une valeur de 17 francs par an.

S'il en est ainsi, on doit vivement désirer la propagation de ces nouveaux procédés, puisque l'agriculture et l'hygiène publique y gagneraient considérablement. En France, par exemple, on pourrait voir, par l'accomplissement de semblables mesures, 20 millions d'hommes donner à la terre une richesse annuelle de 340 millions de francs, au lieu d'un chiffre qui n'est pas la douzième partie de cette somme.

Ernest MENAULT.

ALBUMINE INSOLUBLE RENDUE COAGULABLE.

Par M. SCHUTZENBERGER.

L'albumine coagulée, dissoute dans aussi peu de potasse que possible, donne un liquide dans lequel l'acide acétique produit un précipité soluble dans un excès de dissolvant. Si un pareil mélange est soumis à la dialyse, on remarque que la masse devient légèrement opalescente, dès que, par l'effet de la diffusion, la réaction acide a disparu. Alors, elle est formée d'une matière coagulable par la chaleur, précipitable par l'acide azotique et les acides minéraux en flocons.

Ces caractères sont ceux de l'albumine ordinaire; mais là s'arrête l'analogie, l'addition d'une petite quantité d'alcali ou d'un sel neutre détermine la coagulation.

Les solutions de chlorhydrate de caséine donnent, après diffusion, un liquide coagulable par la chaleur et les acides minéraux, et qui se précipite par l'acide acétique.

Ce résultat vient à l'appui de l'opinion qui envisage la caséine du lait comme un albuminate alcalin.

L'attention des industriels qui emploient l'albumine doit être appelée sur le travail de M. Schützenberger. Si l'albumine dialysée de ce chimiste peut être employée comme épaississant, si,

appliquée, coagulée et séchée, elle présente sur le tissu la résistance de l'albumine ordinaire, il sera possible de trouver des applications utiles du procédé de l'auteur pour la purification du blanc d'œufs mêlé de jaune, et pour l'utilisation de l'albumine de poisson. Il sera intéressant également d'essayer comme épaississant la caséine dialysée.

Il serait intéressant que l'auteur examinât, par les mêmes moyens et aux mêmes points de vue, le gluten et surtout la fibrine liquéfiée par la potasse.

DE LA VALEUR NUTRITIVE DE LA PAILLE.

L'humidité qui a régné lors de la fenaison a considérablement détérioré le foin, qui est acheté par les marchands pour être mêlé au foin de bonne qualité. Le foin vasé, fibreux, est toujours trop cher, quel que soit le prix qu'il ait coûté ; mieux vaut consacrer cet argent à l'achat d'avoine et de paille.

Les opinions relatives au pouvoir nutritif et au pouvoir fertilisant de la paille sont très-contradictoires.

En Allemagne et dans plusieurs parties de la Grande-Bretagne, elle est tellement estimée comme engrais, que sa vente est strictement défendue dans le bail. Les expériences de Law et de Horsfoll prouvent que la paille hachée, mêlée à l'alimentation, mérite toute l'attention du fermier. Elles démontrent clairement que c'est un gaspillage que d'employer la paille exclusivement à la litière pour augmenter le tas de fumier.

Il est hors de doute, d'après les analyses chimiques, que la paille est une substance nutritive utile, et quand son prix est relativement peu élevé, qu'elle est une nourriture plus économique que du foin grossier lavé.

Les diverses analyses du foin ont donné des résultats très-variables.

Du bon foin bien récolté a, en moyenne, la composition suivante :

Eau	15
Matières azotées.....	8
— grasses	44
— fibreuses.....	27
Cendres (matières minérales).. <td>6</td>	6
	<hr/>
	100

Du foin grossier qui a été soumis à l'influence de pluies fortes et continues, renferme :

Eau.....	14
Matières azotées.....	4
— grasses	37
— fibreuses.....	40
— minérales	5
	<hr/>
	100

Voici la table du docteur Vœlcker donnant la composition de la paille des céréales :

	Paille de froment.	Paille de seigle.	Paille d'orge.	Paille d'avoine.
Eau.....	14.23	14.30	14.30	12.06
Matières azotées.....	1.79	2.29	1.68	1.63
— grasses.....	31.06	31.15	39.98	37.86
— fibreuses ...	45.45	43.18	39.80	43.60
— minérales...	7.47	3.08	4.24	4.85
	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>
	100.00	100.00	100.00	100.00

L'on voit que les matières azotées sont beaucoup plus abondantes dans le foin que dans la paille ; mais la quantité de ces matières n'en indique pas, d'une manière absolue, la valeur nutritive. Toutes les matières grasses des tourteaux sont assimilées, tandis qu'une grande partie des principes azotés passent non altérés dans le tube digestif de l'animal. Ce fait est important pour les fermiers qui nourrissent leur bétail principalement de paille. La paille contient peu de matières azotées et abonde en principes gras. Les tourteaux renferment un excès de prin-

cipes azotés et peu de matières grasses. Il est clair qu'en les mélangeant on obtiendra une bonne alimentation.

Un bon nombre des meilleurs nourrisseurs de l'Angleterre emploient une grande quantité de paille comme nourriture; pour augmenter considérablement sa valeur, ils la choisissent de bonne qualité, la divisent convenablement et la mêlent en proportions convenables avec d'autres aliments.

La division mécanique de la paille, sa cuisson et sa fermentation augmentent sa valeur nutritive.

(*Weekly Agricultural Review.*)

VARIÉTÉS.

MÉMOIRE SUR L'EXERCICE DE LA PHARMACIE.

Depuis la promulgation de la loi du 21 germinal an XI, (11 avril 1803), et qui, par des arrêts récents de la Cour de cassation, n'est point encore devenue caduque, comme on le dit au Palais, la pharmacie se débat dans des étreintes de plus en plus oppressives; ses privilèges, en effet, ont quasi disparu, sans qu'elle ait été affranchie d'une rigoureuse et inexécutable réglementation; aussi réclame-t-elle avec instance une législation plus logique, plus en rapport avec les services considérables qu'elle rend, de jour et de nuit, et les progrès qu'elle imprime à l'industrie et à toutes les sciences appliquées.

Le docteur CAFFE.

On a beaucoup écrit sur le sujet que je vais essayer de traiter, on m'écrit chaque jour, mais que répondre, que je n'aie déjà fait dans un grand nombre d'écrits que j'ai publiés ou que j'ai adressés à des réunions où s'étaient rassemblés mes confrères?

Je vais encore essayer de démontrer quel est l'état d'une profession qui, si elle n'est pas promptement protégée, doit nécessairement cesser d'exister.

Désintéressé dans la question qui fait le sujet de ce travail, puisque je n'exerce plus la pharmacie, puisque je ne suis intéressé dans aucune officine, ni dans aucune fabrique de produits chimiques ou pharmaceutiques, je vais, sans qu'on puisse suspecter ma véracité,

signaler l'état de détresse dans laquelle se trouve aujourd'hui une profession qui mérite de fixer l'attention du pouvoir, par la raison que l'exercice légal et loyal de la pharmacie assure la sécurité publique.

Je viens solliciter mes confrères de m'aider de leur concours pour aviser à ce qu'il y aurait à faire pour sauver de la détresse près de 6,000 pharmaciens répartis sur le sol de la France, qui, en raison de la situation qui leur est faite peuvent être considérés, à l'époque actuelle, comme une classe à part, comme une classe de parias.

Vous le savez, les officines, les laboratoires des pharmaciens ont été le berceau de savants qui ont créé 1^o la chimie médicale, 2^o la chimie industrielle, 3^o la chimie judiciaire, 4^o qui ont aidé à la prospérité de la France; c'est de leurs laboratoires que sont sorties ces découvertes qui immortaliseront les noms des pharmaciens français. En effet, on sait que c'est à des pharmaciens qu'on doit la découverte de la fabrication de la soude artificielle, la description des moyens à mettre en pratique pour obtenir les alcools, les vinaigres, les féculs, les alcalis organiques, la quinine, la cinchonine, la découverte de l'alizarine, de l'outre-mer factice, du chrome, l'extraction des métaux précieux qui étaient perdus dans les eaux dites *de couleur*, jetées par les bijoutiers. La fabrication du salin, de la cendre gravelée, des blancs de plomb. L'application des désinfectants, si utiles à l'hygiène publique, etc., etc. (1).

Citer les noms de Beaumé, de Macquer, de Boudet, de Bouillon-Lagrange, de Cadet-Gassicourt, de Cadet de Vaux, de Clarion, de Dizé, de Derosne, de Déyeux, de Labarraque, de Laugier, de Laubert, de Pelletier, de Planche, de Robiquet, de Vauquelin, de Boullay, de Bouchardat, de Fée, de Guibourt, de Soubeiran, et d'un grand nombre d'autres, c'est rappeler des travaux immenses qui ont enrichi la science et le pays (2).

Malgré la brillante succession laissée par ces confrères aux pharmaciens, et quoique la pharmacie comme science aille toujours grandissant, concourant pour sa part aux progrès des arts, elle s'en va et dépérit chaque jour; ceux qui ont succédé à leurs devanciers

(1) Voir les *Fastes de la pharmacie française*, Paris, 1830, Thomine.

(2) A l'étranger comme en France, les pharmaciens célèbres sont nombreux.

sont aujourd'hui sur le point de tomber dans la plus profonde misère, si le pouvoir ne vient à leur aide.

Permettez-moi de vous exposer les faits et de vous prier de faire une enquête dans vos localités respectives; elle justifiera et au delà ce que j'ai l'honneur d'exposer ici.

On pourrait obvier à cet état de choses, sans qu'il y ait besoin de rien faire de nouveau. En effet, l'exécution sévère de la loi du 21 germinal an XI ferait cesser toutes les concurrences qui se sont élevées et qui font que la pharmacie n'est plus une profession distincte, mais une profession *pour ainsi dire libre*, puisqu'elle est exercée par une foule de parasites, qui enlèvent à l'homme qui a consacré sa jeunesse, l'argent de ses parents pour faire des études sérieuses, subir des examens, obtenir un diplôme qui doit lui conférer un privilège, la juste rémunération qu'il devrait attendre de ses dépenses et de ses travaux.

Mais cette loi, qui établit d'une manière positive que *nul ne pourra obtenir de patente pour exercer la profession de pharmacien, ouvrir une officine de pharmacie, préparer, vendre ou débiter aucun médicament, s'il n'a été reçu suivant les formes voulues jusqu'à ce jour, ou s'il ne l'est dans une des écoles de pharmacie, ou par l'un des jurys suivant celles qui sont établies suivant la présente loi et après avoir rempli toutes les formalités qui y sont prescrites*, n'est pas rigoureusement exécutée; elle est devenue une lettre morte, et une foule de personnes de professions diverses font de la pharmacie, sans qu'il y ait, pour la plupart du temps, de poursuites exercées contre ceux qui violent la loi.

On a reproché aux pharmaciens de ne pas *dénoncer* ceux qui violent la loi; on a quelquefois repoussé de justes réclamations qui auraient pu être entendues.

Lorsqu'on a signalé des faits, on a dit aux pharmaciens : *Portez plainte, portez-vous partie civile.*

Le pharmacien ne doit pas se présenter comme plaignant; il peut souffrir, mais il ne dénonce pas. Si quelques pharmaciens, poussés par le désespoir, l'ont fait, ils ont été blâmés. Cette répulsion de la dénonciation est telle que des pharmaciens qui signaleraient les faits qui les ruinent, perdraient une partie de leur considération et par suite une partie de leur clientèle.

Il est nécessaire que, lorsqu'il y a délit, ce soit la justice seule qui

intervienne et non le pharmacien; lui demander de dénoncer les faits, de se déclarer partie civile, de venir témoigner contre son concurrent, c'est le mettre dans le cas de succomber à la misère en gardant *un honorable silence* sur les causes de cette misère.

Les professions qui vivent aux dépens du pharmacien sont nombreuses; en première ligne on doit ranger les herboristes, les droguistes, certains épiciers, puis certains médecins et officiers de santé; les confiseurs, les dentistes, les parfumeurs, les chocolatiers, etc., etc. Enfin par une foule de personnes qui ont, disent-elles, un secret de famille, secrets qui n'ont aucune valeur, mais dont l'exploitation est quelquefois pour les vendeurs une source de fortune.

Une des causes de la ruine des pharmaciens, c'est l'exercice de cette profession par des personnes ou par des communautés religieuses, qui, d'abord en petit nombre, se sont multipliées de telle façon qu'il y a des départements où ces pharmacies sont plus nombreuses que celles tenues par les pharmaciens ayant diplôme (1).

De ces pharmacies ont, dans quelques cas, *une apparence de légalité*, car on loue, pour le besoin de l'exploitation, le diplôme d'un pharmacien qui n'a pas fait ses affaires, par suite de diverses circonstances, et on exploite les autres pharmacies à l'aide de ce diplôme.

Qu'est-il arrivé de ces empiétements? c'est que des pharmaciens, ne pouvant plus vivre avec le produit résultant de l'exercice légal de la pharmacie, ont été forcés d'abandonner les voies légales et de faire usage de moyens commerciaux :

1° La vente des spécialités;

2° La publication de prix-courants pour la vente des médicaments au rabais, et quelquefois à des prix auxquels on ne peut obtenir un médicament préparé selon le Codex;

3° La distribution de prospectus dans lesquels des pharmaciens ne craignent pas d'outrager la vérité en signalant leurs confrères comme faisant des bénéfices illicites, espérant par là leur soustraire leur clientèle (2);

(1) Nous avons entre les mains des renseignements qui font connaître une partie des faits, le résultat en est pénible; ils démontrent que le pharmacien ne pourra lutter et contre les pharmacies illégalement tenues, et contre des prospectus qui portent les signatures d'ecclésiastiques, de religieuses, de frères.

(2) Voici la copie d'un de ces prospectus qui nous a été adressé :

4^e La publication sur la devanture de leurs officines d'annonces qui sont contraires à la loi, puisqu'elles font connaître que là on

Produits pharmaceutiques. Pharmacie, droguerie de B., à S...

Monsieur,

Ayant depuis douze ans fondé un laboratoire spécialement destiné à venir en aide aux nombreux praticiens éloignés des centres de population et comme tels dépourvus de pharmaciens, j'ai dû étudier leurs besoins avec la plus grande sollicitude pour leur être en même temps et plus utile et plus agréable ; dans ce but, et avec l'assentiment de mes clients, j'ai divisé mes produits au poids médicinal, de manière à ne laisser que peu de travail au médecin, souvent trop occupé pour se livrer à de longues préparations. Voulez-vous un purgatif ? il est prêt sous la main ; un vomitif ? de même ; un calmant ? de même ; un diurétique ? de même ; un fébrifuge ? toujours de même, etc., etc.

J'offre, sous forme de pilules, des médicaments convenant à presque tous les malades et se dosant, entre les mains des praticiens, avec une grande facilité.

Mes pilules, préparées avec le plus grand soin et le principe actif toujours irréprochable, sont argentées et d'une conservation indéfinie.

L'extension qu'a prise ma clientèle me donne l'occasion de faire mes achats de matières premières à leur source et à des conditions qui me permettent de facturer aux prix les plus doux.

Je vous engage bien à fixer votre attention sur mes produits et à en essayer ; vous trouverez commodité et avantage. Veuillez donc, Monsieur, en m'honorant de votre confiance, faire l'essai de mes produits ; cela me suffira pour compter un client de plus.

Pour engager à en essayer, j'adresserai toute commission d'une valeur de 50 fr. au moins, port à mes frais. — Mes conditions de paiement sont : valeur à six mois ou 3 pour 100 d'escompte au comptant.

Agréez mes sincères salutations,

B., pharmacien.

Suit la description de médications narcotiques, antispasmodiques, stimulantes, expectorantes, emménagogues, émétiques, purgatives, diurétiques, antigoutteuses, antiphlogistiques, toniques, fébrifuges, altérantes, révulsives, vermifuges, avec les prix des préparations vendues par M. B., puis on lit les phrases suivantes :

Cette liste de médicaments et préparations a été faite par nous, avec un tel soin et avec des renseignements si complets, que tous et chacun méritent la plus entière confiance. Tout le monde sait qu'il est loin d'en être ainsi de tous les formulaires, même les plus recommandables, et qu'en les feuilletant on trouve quelques préparations utiles pour ainsi dire perdues au milieu d'autres qui ne méritent aucune confiance.

Outre ces produits, je me charge aussi de fabriquer toutes préparations qu'on voudra bien me désigner, comme aussi d'exécuter toutes les formules qu'on m'adressera.

vous délivrera des remèdes secrets non approuvés, et qui déjà ont entraîné, pour leurs vendeurs, des condamnations;

5° La désignation de leurs officines par des titres mensongers ou bizarres (1).

Certains pharmaciens qui n'ont pu parvenir à assurer leur existence ont été forcés d'adjoindre à la vente des médicaments la vente d'autres substances; ainsi, il est des pharmaciens honorables qui ont annexé à leur pharmacie un magasin d'épicerie, d'autres vendent *de la chandelle, des pommes de terre, du vin, des gâteaux et tout ce qui concerne l'épicerie et la fruiterie*; NOUS AVONS CONSTATÉ CES FAITS PAR NOUS-MÊME.

D'autres pharmaciens qui, malgré la mise en pratique de ces adjonctions, n'ont pu réussir à trouver le moyen de vivre, ont été forcés de fermer leur officine et de chercher à louer leur diplôme; ils se mettent pieds et poings liés à la disposition de capitalistes qui se font *pharmaciens marrons, préparent des médicaments à la grosse, font des annonces de médicaments à bon marché*, comme si le bon marché en fait de médicaments en pouvait faire prendre davantage aux malades.

Mais avant tout, je crois devoir, en regard de cet état précaire dans lequel végète le pharmacien, sauf quelques exceptions, exposer ici ce que doit faire l'homme qui se destine à exercer la pharmacie, les obligations qui lui sont imposées lorsqu'il exerce, la responsabilité qui lui incombe, puis comparer sa position et les charges qui lui sont imposées avec celles qui incombent à ceux qui lui font concurrence.

Pour obtenir le diplôme de pharmacien, il faut :

- 1° Que l'élève, s'il veut être pharmacien de première classe, soit bachelier ès sciences ;
- 2° Qu'il présente à l'Ecole son acte de naissance, le consentement de son père ou de son tuteur ;
- 3° Qu'il fasse connaître son domicile ;
- 4° Qu'il fasse connaître l'officine où il fait son stage, qui doit être de trois années ;

(1) Ainsi, à Paris, on lit sur les devantures de certaines officines : Méthode Raspail, Pharmacie complémentaire de la méthode Raspail, Pharmacie hygiénique, du progrès, normale, humanitaire, populaire, du chemin de fer, de la ville, rationnelle, à prix réduits, normale.

5° Qu'il suive les cours de l'Ecole et les manipulations de l'Ecole pratique pendant trois autres années, qu'il subisse les examens semestriels et, quand il a l'âge voulu, qu'il réponde aux examens pour sa réception et qu'il soutienne sa thèse.

Si l'élève veut être pharmacien de deuxième classe, il doit subir un examen de grammaire, puis justifier de six années de stage et de six inscriptions dans une Ecole secondaire ou de quatre inscriptions dans une Ecole supérieure, enfin qu'il subisse et les examens semestriels et ses examens de réception dans l'une des Ecoles supérieures ou préparatoires.

Que l'élève se destine ou non à être pharmacien de première classe, les dépenses pour arriver à obtenir le diplôme sont assez grandes; ainsi, on doit compter celles qui sont faites:

1° Pour les études premières;

2° Celles nécessaires pour suivre les cours et les manipulations dans les Ecoles;

3° La somme de 1,390 fr. pour le diplôme de première classe, et celle de 460 fr. pour le diplôme de deuxième classe (1).

(1) La création de pharmaciens de deuxième classe n'a pas rempli le but que s'était proposé l'administration. En effet, ces pharmaciens créés pour les petites communes ne s'y établissent pas, ils ouvrent officine dans les chefs-lieux, font concurrence aux pharmaciens de première classe; ils sont dans quelques cas, ce qui selon nous est une énormité, choisis pour faire partie des jurys médicaux; ils vont inspecter les officines des pharmaciens de première classe qui ont un degré d'instruction supérieure.

Cette création a été nuisible aux Ecoles supérieures, qui s'aperçoivent 1° que les réceptions des pharmaciens de première classe sont plus rares; 2° que dans beaucoup de chefs-lieux on ne trouvera plus que des pharmaciens de deuxième classe. Une enquête démontrerait ce fait. M. le docteur Caffé a traité une autre partie de la question se rattachant à cette classe de pharmaciens: il dit que l'on ne devrait plus admettre qu'une seule classe de pharmaciens; qu'il n'y a pas de *sous-malades*, qu'il ne doit pas y avoir de *sous-médecins*; il dit encore: « Pourquoi y aurait-il des pharmaciens légalement présumés moins instruits que d'autres? Les maladies ne donnent-elles pas une leçon d'égalité? Et les souffrances de l'ouvrier et du pauvre ne doivent-elles pas être encore plus promptement abrégées, puisque ses bras seuls le nourrissent ainsi que sa famille? »

« Est-il donc permis de le tromper plus qu'un autre, en lui vendant des médicaments inutiles, mal préparés ou dangereux? »

A notre avis, à l'époque actuelle, le pharmacien de deuxième classe est une *anomalie*; il est vrai de dire que quelques élèves peu fortunés, mais instruits, ont voulu faire des économies en ne pre-

Le diplôme obtenu, le pharmacien doit prêter le serment voulu par la loi, il doit subir une visite annuelle (1); il ne devrait, *ce qui*

nant que le titre de pharmacien de deuxième classe, de *sous-pharmacien*, pour nous servir de l'expression du docteur Caffé.

Ces hommes sont au-dessus de leur titre par leurs connaissances, mais combien en est-il qui sont malheureusement au-dessous.

Qu'arrivera-t-il si ces derniers s'adressent à des marchands de drogues au rabais, comme il y en a tant, pour une fourniture de médicaments qu'ils ne sauront examiner. On leur enverra du calomel contenant du sublimé; du sous-nitrate de bismuth arsenical; du kermès au carbonate de fer; du sulfate de quinine mêlé de salicine ou de sulfate de chaux; de l'opium qui ne contiendra pas de morphine; du sulfate de zinc pour du sulfate de magnésie; de la crème de tartre mêlée d'oxalate de potasse; du sulfate de potasse mêlé de perchlorure de mercure, etc.

Pharmacien depuis plus de quarante ans, nous avons vu avec le plus grand chagrin notre belle profession s'anéantir chaque jour, ne laissant derrière elle que des ruines.

Nous n'aurons pas à nous reprocher d'avoir contribué à cette décadence; depuis 1825 que nous avons pu nous adresser à nos confrères, nous avons cherché quelles étaient les améliorations à apporter à l'exercice de la pharmacie, mais beaucoup d'idées que nous avons crues pouvoir être utiles, n'ont pas été adoptées.

Cependant nous devons le dire, nous avons vu avec plaisir :

1° La création d'une pharmacie centrale des pharmaciens de France, établissement dont nous avons essayé de faire sentir la nécessité par un article inséré dans le *Journal de chimie médicale*, année 1842, p. 29 (1).

2° La création d'un laboratoire pratique au Muséum d'histoire naturelle au Jardin des Plantes.

Le projet proposé par les professeurs du Muséum, et qui prochainement sera mis à exécution, sera d'une immense utilité, car la chimie étudiée pratiquement est tout autre que la chimie étudiée dans les livres ou dans les cours.

Cette manière de voir était tellement la nôtre qu'à partir de notre entrée à l'Ecole de pharmacie, comme professeur adjoint, en 1834, nous avons cru faire une chose indispensable en ouvrant un laboratoire dans lequel nous avons admis gratuitement tous les élèves studieux qui ont voulu s'occuper pratiquement de *chimie médicale et de toxicologie*; j'ai eu le bonheur de pouvoir, par ce mode de faire, doter le pays d'hommes qui, appelés par le ministère public dans des cas de chimie judiciaire, ont été et seront aptes à éclairer la justice.

(1) Les visites annuelles doivent être le sujet d'une réglementation; elles ont été sujet de récriminations de tous genres; elles ne devraient jamais être faites par des pharmaciens exerçant: ceux-ci visitent les pharmacies de leurs concurrents ou de leurs amis; pour

(1) Voir l'article intitulé: *Sur la nécessité de créer une pharmacie des pharmaciens*.

est impossible à exécuter, si ce n'est pour les substances actives, vendre une drogue, une préparation médicinale quelconque sans la prescription faite par un docteur en médecine ou par un officier de santé. *Je dis impossible*, parce que l'on ne peut exiger une ordonnance de la personne qui demanderait pour 10 centimes de cérat ou bien une bouteille d'eau de seltz ou bien une demi-bouteille de sirop de guimauve, de sirop de mûres; le pharmacien qui refuserait ces médicaments n'aurait plus qu'à fermer son officine (1). Ils doivent tenir dans leurs officines un certain nombre de médicaments marqués par un astérisque au Codex, médicaments qui, pour la plupart, ne se vendent plus. Ils ne peuvent faire aucun commerce ou débit autre que celui des préparations médicinales. Ils doivent avoir seuls la clef des substances toxiques. Dans ce dernier cas, il est forcé de contrevenir à loi, car *il est électeur, il peut faire partie du jury, il est appelé à faire partie de la garde nationale*. On conçoit que, s'il exécute la loi, le malade à qui un médicament actif est ordonné pourrait succomber pendant que le pharmacien remplit ses fonctions de citoyen. Il est donc forcé, sous sa responsabilité, de se confier à ses élèves.

Le pharmacien est responsable des erreurs qui pourraient se commettre dans son officine : l'exercice de cette profession est donc *une réclusion perpétuelle*.

Voyons maintenant quelles sont les conditions imposées aux personnes qui font concurrence aux pharmaciens et les charges qui résultent de l'exercice de leur profession.

HERBORISTE.

L'herboriste, qui ne doit vendre que des plantes ou des parties de

les premiers, il y a souvent rigueur excessive; pour les autres, une trop grande bienveillance. Il est cependant juste de dire ici qu'il y a des jurys qui exercent avec la plus louable impartialité.

Une autre question à résoudre consiste dans les visites des médicaments tenus par les officiers de santé, par les médecins, de ceux qui se trouvent dans les pharmacies tenues par des religieuses : souvent ces visites sont le sujet de difficultés.

(1) Voici ce que dit M. le docteur Caffé, à ce sujet : « La loi qui « oblige le pharmacien à ne délivrer des médicaments que sur « ordonnance de médecin, sous peine de 500 francs d'amende, est « inexécutable dans un grand nombre de cas; ces sortes de lois « sont les plus dangereuses de toutes, parce qu'elles donnent con- « stamment prise à l'arbitraire. »

plantes indigènes, non toxiques, doit subir un examen, c'est-à-dire dénommer les plantes fraîches et séchées qu'on lui présente.

La rétribution pour l'herboriste de première classe est de 100 fr. Celle pour l'herboriste de deuxième classe n'est que de 50 fr.

La profession d'herboriste, qui autrefois procurait à celui qui l'exerçait une honnête aisance, est, aujourd'hui qu'on ne fait presque plus guère usage de plantes médicinales, une profession anéantie et qui n'a plus de raison d'être. Celui qui l'exerce ne peut vivre de son industrie qu'en empiétant sur le domaine de la pharmacie, et qu'en ajoutant aux articles de son commerce de la graineterie, de la parfumerie, de la poterie d'étain, des bandages, etc., etc.

Avant l'arrêt de la Cour de cassation du 23 juin, lorsqu'on poursuivait les herboristes, ils ouvraient une pharmacie en louant le diplôme d'un pharmacien malheureux à la ruine duquel ils avaient peut-être contribué et ils exerçaient la pharmacie comme ils l'entendaient, puisque jamais ils n'avaient fait d'études spéciales.

On peut alléguer qu'il y a eu des herboristes qui ont été saisis et qui ont été condamnés, mais les condamnations qui ont été prononcées contre eux n'entraînaient qu'une amende de 25 à 100 fr. Or, en faisant de 6 à 8 fr. et plus de pharmacie par jour, ils percevaient annuellement, au détriment du pharmacien le plus voisin, des sommes de 2,190 fr. à 2,920 fr.

L'herboriste est sujet à une visite annuelle, mais il n'est pas retenu dans sa maison, qui souvent est tenue par sa femme, par ses enfants ou par un domestique de l'un ou de l'autre sexe.

DROGUISTE.

Le droguiste, qui est un des concurrents les plus sérieux du pharmacien, n'a pas en France besoin de justifier des connaissances nécessaires à sa profession, de subir d'examen; n'étant pour ainsi dire pas responsable, il n'a pas besoin de rester chez lui; ses employés peuvent le suppléer, puisqu'ils en savent quelquefois autant que le titulaire.

On se demande comment il se fait que l'herboriste, qui vend des plantes ou des parties de plantes indigènes, soit tenu de subir un examen pour obtenir un certificat de capacité et ouvrir une herboristerie, tandis que le droguiste, qui reçoit dans ses magasins, qui délivre au public les drogues de toutes les parties du monde, *l'opium*,

l'ipécacuanha, l'angusture, l'euphorbe, la gomme gutte, les cantharides, l'ellébore, etc., etc., exerce sans qu'il ait démontré sa capacité.

Il nous semble qu'on aurait dû exiger du droguiste, qui s'improvise souvent pharmacien, qu'il fut astreint :

1^o A connaître la nature, les propriétés, l'origine, les caractères des substances qui font partie du commerce de la droguerie ;

2^o A savoir quels sont les moyens à mettre en pratique pour conserver les substances qu'il livre au public ;

3^o Quelles sont les altérations que subissent les drogues, les falsifications qu'on leur fait subir, les moyens de les reconnaître.

Déjà, en Belgique, on a exigé ces connaissances des droguistes qui exercent, et des mesures légales ont été prises à ce sujet.

Ces mesures légales sont les suivantes :

ART. 1^{er}. — Nul ne peut s'établir comme droguiste dans ce royaume à moins d'avoir satisfait tant aux lois générales qu'aux règlements locaux en vigueur émanés sur l'exercice de cette profession.

ART. 2. — La profession de droguiste est bornée à la vente :

1^o Des drogues, telles que gommes, substances résineuses, semences, racines, écorces, bois ;

2^o Epicerie ; 3^o couleurs ; 4^o substances minérales, telles que soufre, pierre-ponce, manganèse, antimoine, métaux et autres semblables ;

5^o Des substances animales, telles que cire, miel, colle de poisson, blanc de baleine et autres semblables ;

6^o Des herbes fraîches et sèches ;

7^o Des compositions chimiques préparées en grand dans les fabriques, et non par les droguistes eux-mêmes, et qu'ils ne pourront débiter qu'au poids ordinaire.

ART. 3. — Quant à ceux de ces objets qu'ils ne pourront vendre au-dessous d'une quantité déterminée, ils seront tenus de se conformer rigoureusement à la liste qui en sera dressée et qu'on leur remettra.

ART. 4. — Ils ne pourront vendre aucune préparation chimique qu'on emploie uniquement comme médicament, ni aucunes compositions pharmaceutiques qui ne sont point un objet de commerce en gros ; ils ne pourront non plus mélanger des médicaments simples ou préparer des recettes prescrites par des praticiens dans l'art de

guérir. En cas de contravention à la présente disposition, ils seront punis comme exerçant sans qualification une branche de l'art de guérir (la pharmacie), la première fois, d'une amende de 25 à 100 florins, et par la confiscation de leurs médicaments ; la seconde fois d'une amende double, et la troisième fois d'un emprisonnement de deux semaines à six mois. (Loi du 12 mars 1818, art. 18.)

ART. 5. — Tous les objets de l'approvisionnement des droguistes, d'usage en médecine, qu'ils les aient achetés soit en gros, soit chez d'autres droguistes, doivent être bons et de la qualité requise ; le prétexte d'avoir été induits en erreur ou trompés par d'autres, à cet égard, ne sera point admis comme justification.

ART. 6. — Ces objets devront être indiqués avec leurs noms propres, d'une manière exacte et claire, sur les bocaux, vases, pots, etc., qui les contiennent.

ART. 7. — Les droguistes seront tenus de recevoir, en tout temps, les délégués des commissions provinciales, qui se présenteront chez eux pour visiter la boutique ; ils leur donneront les indications qu'ils demanderont et ils ne pourront se soustraire à ces visites sous aucun prétexte.

ART. 8. — Ils seront tenus de tenir enfermés en un lieu sûr, dont ils ne pourront confier la clef à personne, les poisons et les narcotiques, tels que l'arsenic blanc, l'arsenic noir, le sublimé corrosif, l'oxyde de mercure, l'opium. Ils auront soin que le papier, la boîte ou le bocal dans lesquels ils délivreront ces substances soient convenablement fermés et cachetés et que ces enveloppes portent le nom du poison avec ces mots : *Poison violent*.

ART. 9. — Ils ne pourront délivrer ces poisons que sur l'ordonnance par écrit et dûment signée d'un docteur en médecine, d'un chirurgien, d'un accoucheur, d'un pharmacien ou de personnes connues, et seulement lorsque ces substances sont destinées à un usage reconnu, sous peine d'une amende de 100 florins, à doubler à chaque récidive ; ils devront conserver les ordonnances pour mettre leur responsabilité à couvert, sous peine d'une amende de 25 florins. (Loi du 12 mars 1818, art. 16.)

Sur quelques dispositions de la loi du 12 mars et l'arrêté royal du 13 mai 1818, en ce qui concerne les droguistes.

1° La vente en détail et à boutique ouverte de tous les objets

mentionnés à l'art. 2 de l'instruction détermine la profession de droguiste.

Ainsi, ne sont pas compris sous cette dénomination les négociants ou marchands de drogues chimiques, ni les herboristes qui ne font le commerce de drogues qu'en gros, sans l'exercer en même temps en détail.

2^o L'examen d'un droguiste qui, d'après l'art. 13 de l'arrêté royal du 31 mai 1818, doit avoir lieu devant la commission médicale de la province, se bornera aux seuls objets de sa boutique et de son débit, soit que ces objets servent exclusivement comme médicament, soit qu'ils aient aussi un autre usage. L'aspirant sera, à cet égard, interrogé sur le pays et les lieux d'où ils proviennent, sur la manière de les recueillir, de les nettoyer et de les conserver, leurs caractères externes et leurs propriétés, sur les marques particulières qui servent à les distinguer des autres avec lesquelles ils ont quelque conformité, avec lesquels ils pourront même être mélangés ou falsifiés, ou pour lesquels ils pourraient être vendus; en général, sur les moyens de vérifier leur identité et leur bonne qualité.

Pour autant que le débit des droguistes s'étende à la vente en détail des productions chimiques de fabriques, l'aspirant sera tenu, lors de son examen, de donner des preuves de ses connaissances théoriques, de la préparation de ces objets et des différents moyens d'en constater la pureté et la bonté.

3^o L'aspirant payera pour cet examen la somme de 25 florins (ou 52 fr. 90 c.).

4^o Dans le cas où il aurait été trouvé capable d'exercer la profession de droguiste, il lui sera délivré un certificat de la teneur suivante :

« La commission médicale de la province de _____ ,
 « résidant à _____ , ayant examiné sur les
 « connaissances requises pour la profession de droguiste le _____ ,
 « demeurant à _____ , et ayant trouvé qu'il a
 « donné dans cet examen des preuves suffisantes de ces connais-
 « sances, nous lui accordons par le présent la faculté d'exercer la-
 « dite profession, conformément aux lois et règlements généraux et
 « locaux émanés ou à émaner.

« En foi de quoi nous avons délivré le présent certificat signé par
 « notre président et notre secrétaire, et muni de notre sceau.

« Dans notre séance à _____ , cejourd'hui _____ , le _____ »

5° Les droguistes actuellement établis (1^{er} mars 1820) pour autant qu'ils ont été trouvés capables et légalement admis sous le gouvernement précédent seront reconnus en cette qualité par les commissions médicales provinciales respectives et leurs certificats visés sans frais.

6° Quant aux objets que les droguistes ne pourront pas vendre au-dessous d'une quantité déterminée, ils se conformeront strictement à la liste ci-après, dont il sera remis un exemplaire imprimé à chacun d'eux.

Gommes résines : Euphorbium, gutta opium, ammonium, de chaque 3 onces des Pays-Bas.

Semences : Cataputia minor, stramonium, hyoscyamus niger, sabbadilla, staphisagria, de chaque 3 onces des Pays-Bas.

Fruits : Cocculus indicus, 5 onces des Pays-Bas; capita papav. alb. 50 pièces; nux vomica, colocynthis, de chaque 3 onces des Pays-Bas.

Herbes : Aconitum, belladonna, cicuta major, stramonium digitalis flore purpureo, hyoscyan. nigr., sabine, de chaque 6 onces des Pays-Bas, fraîches; 3 onces des Pays-Bas, sèches.

Substances animales : Cantharides, 1 once $\frac{1}{2}$ des Pays-Bas.

Substances chimiques et minérales : Arsenicum, alb. nigrum, vulgo cobalt, auripigmentum, murias, mercurius sublimatus corrosiv., oxydum hydrargyri, nitratum, de chaque 6 onces des Pays-Bas.

Arrêté du 15 juillet 1818, renfermant les dispositions touchant la vente de drogues médicinales ou de préparations chimiques.

ART. 1^{er}. — Aucune vente publique d'objets parmi lesquels se trouvent des drogues ou des préparations chimiques qu'on emploie seulement en médecine, ne pourra avoir lieu sans l'autorisation de la régence locale, laquelle ne pourra accorder cette autorisation que sur le rapport préalable d'une commission médicale provinciale ou locale. (Loi du 12 mars 1818, art. 15.)

ART. 2. — Pour obtenir cette autorisation, les courtiers ou bien ceux qui veulent vendre les médicaments susmentionnés, devront en fournir le plus tôt possible des échantillons suffisants à l'administration locale, afin qu'ils puissent être examinés par des procédés chimiques et pharmaceutiques.

ART. 3. — Cet examen sera confié à la commission médicale locale ou, s'il n'en existe pas dans le lieu, à la commission médicale provin-

ciale dont ce lieu ressortit. Lesdites commissions constateront par écrit le résultat de leur examen, et s'il appert que les médicaments sont de mauvaise qualité, falsifiés ou différents de ceux sous le nom desquels on veut les exposer en vente, non-seulement l'autorisation demandée sera refusée, mais, en outre, la régence locale pourra, selon la nature et les circonstances, sur le rapport de la commission médicale locale, et après avoir pris l'avis de la commission médicale provinciale, disposer à l'égard de ces médicaments ainsi qu'elle jugera appartenir.

ART. 4. — Quant aux ventes publiques de drogues et préparations chimiques qui se font par autorité publique, comme provenant, lesdits objets, de marchandises saisies ou naufragées, il ne pourra y être procédé qu'après qu'il en aura été transmis des échantillons suffisants à la commission médicale dans le ressort de laquelle doit se faire la vente, et après que cette commission les aura approuvés.

ÉPICIERS.

L'épicier qui vend de tout, qui se fait charcutier, confiseur, marchand de vin, fruitier, exerce aussi partiellement la pharmacie ; par suite d'empiétements successifs, il est arrivé à pouvoir vendre ostensiblement les *sirops de gomme*, de *guimauve*, les *pâtes de jujubes*, de *réglisse*, de *lichen*, enfin toutes les *pâtes dites pectorales*, les *farines de lin*, de *moutarde* (1).

Outre la vente ostensible de ces produits, quelques épiciers vendent, mais en cachette, l'*eau-de-vie camphrée*, l'*élixir de longue-vie*, le *cérat*, des *pommades*, les *pastilles de Vichy*, etc.

Ces objets, dont les formules de préparations sont inscrites au Codex, ne devraient être préparés que par les pharmaciens et vendus par eux ; ce sont, selon nous et d'après les termes de la loi, des substances médicamenteuses.

La profession d'épicier étant très-répandue, on conçoit que ces industriels ont enlevé aux pharmaciens une partie de leur clientèle et qu'ils sont la cause d'un tort immense pour le pharmacien.

L'épicier n'est assujéti à aucune étude, à aucun examen ; il ouvre une boutique, s'installe et vend. En exerçant partiellement la pharmacie, il prive l'homme qui a fait de longues études, des sacrifices

(1) La vente des pâtes pectorales par les épiciers enlève aux pharmaciens de Paris plus de 6,000 fr. par jour.

de toute nature, du droit qu'il avait acquis de préparer, vendre et débiter des médicaments.

CONFISEUR, DISTILLATEUR.

Pas plus que l'épicier, l'homme qui se livre à cette profession n'a fait d'études, n'a été soumis à aucun examen sous le rapport de sa capacité ; malgré cela, le distillateur s'est emparé de la fabrication d'une partie des produits classés par le Codex comme médicaments ordonnés par les médecins aux malades, tels sont les sirops de guimauve, de gomme, de capillaire, les pâtes pectorales (1).

Il est tel distillateur, à Paris, qui prépare plus de sirop de gomme en un an que n'en vendent tous les pharmaciens de Paris réunis ; cela s'explique : ces industriels fournissent les sirops qu'ils préparent non-seulement aux épiciers de Paris, mais ils les expédient dans les départements voisins et même dans des départements éloignés.

Des distillateurs et des confiseurs préparent en cachette des pastilles d'ipécacuanha, de magnésie, de soufre, de cachou, de l'eau-de-vie camphrée, de l'élixir de longue vie ; ils expédient ces préparations dans les départements, où elles sont vendues par les individus qui font concurrence aux pharmaciens.

PARFUMEURS.

Les parfumeurs, qui n'ont point fait d'études spéciales, point d'examen à subir, empiètent journellement sur le domaine pharmaceutique, en préparant des teintures inscrites au Codex, en préparant des poudres dentifrices. Ils vendent :

1° Sous des dénominations diverses, d'eau noire, d'eau d'Égypte, d'aqua græca, d'eau de Perse, etc., etc., des dissolutions de nitrate d'argent, que le pharmacien ne pourrait délivrer sans prescription d'un médecin.

2° La liqueur de Gowland, qui est une solution de sublimé corrosif, etc., etc.

CHOCOLATIERS.

La fabrication du chocolat était anciennement dévolue aux pharmaciens. Le chocolat de santé était préparé dans les officines. On conçoit qu'aujourd'hui que le chocolat est devenu une substance

(1) Dans le Midi, il y a des distillateurs qui ont eu la prétention d'être les préparateurs d'eaux distillées médicinales, d'onguents, etc.

alimentaire, que la consommation en est considérable, que le pharmacien ne peut demander que sa préparation lui soit conservée ; ce qu'il est en droit de revendiquer, c'est la préparation des chocolats dans lesquels on fait entrer des substances médicamenteuses, des chocolats dans lesquels on fait entrer des substances qui en changent la nature, tels sont les *chocolats au carbonate de fer*, à l'*iodure de potassium*, à l'*extrait de noyer*, à la *magnésie*, enfin tous les chocolats dans lesquels on fait entrer des substances médicamenteuses.

BOUCHERS.

Les bouchers viennent, à leur tour, empiéter sur l'exercice de la pharmacie, en préparant la moelle de bœuf et la mettant en étalage devant leurs boutiques. Or, la moelle de bœuf purifiée figure au Codex sous le n° 264 (1).

DENTISTES.

Les dentistes abusent de leur position et empiètent sur le domaine de la pharmacie, en vendant sous le nom de *poudres dentifrices*, d'*eaux dentifrices*, des produits de leur composition, sans avoir égard à ce que des matières trop acides ou trop alcalines peuvent altérer l'émail des dents, à ce que des produits qui ne seraient pas d'une ténuité extrême pourraient altérer cet émail.

Des savants, et nous devons citer à cet effet les docteurs Mérat et Delens, disaient, à propos des liquides destinés à l'organe buccal, qu'il ne faut pas placer au rang des dentifrices *des eaux, des esprits, des alcoolats*, propres à raffermir les gencives, à les dégorger, à les calmer, si elles sont enflammées. Dans ce cas, ne peut-on pas considérer les préparations nécessaires comme étant des médicaments ?

MÉDECINS, OFFICIERS DE SANTÉ ET VÉTÉRINAIRES.

Quelques médecins et des officiers de santé, particulièrement dans les départements, ne tiennent pas compte des prescriptions de l'art. 27 de la loi du 21 germinal an XI, qui établit qu'ils n'ont le droit de fournir des médicaments à leurs malades que lorsqu'il n'y a pas dans les bourgs, villages ou communes de leur ressort d'officine ouverte.

Souvent cette violation de la loi est le sujet de plaintes fondées ;

(1) On nous assure qu'un marchand de vin, près des halles, vient d'afficher la vente du *vin de quinquina* à 15 centimes le verre.

souvent la personne qui a violé la loi allègue pour sa défense que la fourniture des médicaments est une chose indispensable pour elles, et que c'est le seul moyen qui puisse lui permettre de continuer l'exercice de sa profession (1).

Ici encore ce n'est point au pharmacien à dénoncer les faits, mais à l'administration d'intervenir.

SECRETS DE FAMILLE, REMÈDES SPÉCIAUX.

On a dit avec raison qu'en France, comme ailleurs, les médecins étaient innombrables, et on s'est basé pour justifier ce dire sur ce que chaque fois qu'une personne est malade et qu'elle parle de sa maladie, son interlocuteur lui indique une médication, une panacée qui lui aurait réussi, ou qui avait soulagé des personnes de sa connaissance.

Le nombre des secrets de famille qu'on veut livrer à la vente est considérable, et des personnes de toutes les professions ont présenté à l'approbation de l'Académie impériale de médecine, depuis sa création jusqu'à présent, deux mille cent soixante-cinq formules de remèdes (2), qui devaient guérir toutes les maladies, sans en excepter *la phthisie* et *la rage*, ces remèdes proposés comme étant indispensables à la santé publique et au bien-être des citoyens. Presque toujours les formules de ces remèdes sont sans valeur; ce sont des formules que l'on trouve presque partout, formules qui ont été abandonnées de tous. En sollicitant la permission de vendre ces produits si nécessaires, les titulaires de ces formules n'ont qu'un but, le lucre qu'ils pourraient en tirer. Mais l'Académie de médecine fait justice de ces présentations, et souvent avec bonheur. M. Robinet a stigmatisé publiquement les vendeurs de ces arcanes ridicules, souvent dangereux. Malgré la réprobation de l'Académie, ces remèdes se vendent cependant, et il n'est pas de ville un peu con-

(1) Parmi les faits qui méritent de fixer l'attention de l'administration, c'est la prétention qu'ont certains médecins exerçant la pharmacie dans des localités où il n'y a pas de pharmaciens, de ne pas laisser visiter leur pharmacie par le jury. Cette prétention n'a pas de sens : si les médicaments sont bons, on établira qu'ils peuvent être délivrés aux malades; s'ils sont mauvais, et ne pouvant être délivrés sans danger, on statuera selon la loi.

(2) On en présente encore chaque jour; il est peu de séances où des lettres de demande ne soient renvoyées par M. le minist. e à l'Académie.

sidérable où l'on ne trouve des hommes se disant désintéressés qui abusent de la crédulité publique, en livrant à des malades des préparations sans valeur, des préparations qui, comme on l'a constaté dans divers cas, mettent la vie des malades en danger (1).

Une question plus difficile à traiter est celle qui se rattache à l'empiètement et à l'exercice de la pharmacie par les communautés religieuses.

Déjà des réclamations nombreuses ont été adressées relativement à l'exercice de la pharmacie par les sœurs de charité; mais le mal est devenu plus grand, et il y a telle localité où les pharmacies religieuses sont plus nombreuses que les pharmacies ouvertes par des pharmaciens reçus dans les écoles. Dans de certaines villes, des pharmaciens ont dû fermer leur officine; dans l'arrondissement de Loudun (Vienne), par exemple, il y a trois officines ouvertes légalement, et six communes de cet arrondissement ont des sœurs qui exercent ouvertement la médecine et la pharmacie; trois autres communes attendent des sœurs, qui se proposent d'ouvrir des officines. Dans l'arrondissement de Montbrison, on compte six pharmacies exploitées par des pharmaciens reçus et douze pharmacies religieuses. On évalue les recettes brutes de ces douze pharmacies à 148,000 fr. Six pharmacies légales n'ont fait en recettes brutes que 46,000 fr. (2).

Les pharmaciens, si l'administration n'intervient pas, ne pourront jamais lutter contre les établissements religieux. En effet, les mots de *bon marché*, de *charité*, appellent et amènent le client; mais la charité, dans ce cas, est faite aux dépens de ceux qui ont, pour obtenir un diplôme, fait de longues études, qui ont dû acquérir des grades scientifiques, qui ont dû faire un stage, subir des examens, soutenir une thèse; qui ont dépensé une partie de leur patrimoine pour acquérir un titre qui, grâce à ces mots : *charité*, *économie*,

(1) On a vu des empoisonnements suivis de mort, résultat du traitement fait par des médicaments administrés par des hommes qui n'avaient pas capacité pour le faire.

(2) Tout récemment, en janvier 1861, MM. les docteurs Lagillarde, Fouquet de Closmadeuc et M. Perrin, faisaient connaître à M. le procureur impérial de Vannes qu'il y avait dans le département du Morbihan quatre-vingt-sept pharmacies en pleine réussite et qui sont tenues par des sœurs de charité, et que ces sœurs exerçaient non-seulement la pharmacie, mais encore la médecine.

devient une lettre morte. Les mots *charité, bon marché*, sont-ils l'expression de la vérité? Si on faisait une enquête 1° sur les prix auxquels les médicaments sont vendus au public, 2° sur la nature des médicaments délivrés, on aurait la démonstration que ces médicaments sont vendus plus cher que dans les officines des pharmaciens, et que ces médicaments, livrés à des personnes qui n'ont pas les connaissances nécessaires pour reconnaître leur valeur, sont des médicaments souvent de mauvaise qualité, altérés et falsifiés. Rappelons ici qu'à l'époque où nous vivons, la mauvaise foi est telle que *le pharmacien qui veut remplir son devoir ne doit pas délivrer un médicament qu'il n'a pas préparé lui-même avant de l'avoir examiné ou analysé.*

Si on pouvait obtenir qu'une enquête exacte fût faite, on aurait la conviction que l'état de choses est tel, que des hommes instruits sont réduits à un état de pénurie qui va chaque jour en augmentant.

Déjà des consultations sur cet état de choses ont été publiées et nous vous citerons celle qui date de 1854, et qui est signée de MM. Crémieux, Chaix-d'Est-Ange fils, Malapert, Moulin et Martin de Strasbourg; dans cette consultation on rappelle l'art. 8 de la déclaration du roi, du 25 avril 1777, réglementant la pharmacie, article qui est ainsi conçu :

« Ne pourront les communautés séculières ou régulières, même les
« hôpitaux et religieux mendiants, avoir de pharmacie, si ce n'est pour
« leur usage particulier intérieur, leur défendons de vendre, débiter
« aucunes drogues simples ou composées, à peine de 500 liv. d'amende. »

Mais il n'a été tenu nul compte, soit des lois, soit des consultations, et de certains établissements religieux ont fait comme les herboristes, qu'on poursuivait pour exercice illégal de la pharmacie, ils ont loué un prête-nom qui se rend responsable de l'illégalité de ces établissements (1).

Cet état de choses a poussé certains pharmaciens à établir en principe : *que le pharmacien ne doit pas s'adresser à l'autorité, qu'il ne doit pas se plaindre, mais qu'il ne doit pas manquer de courage en face des concurrences illicites, et qu'il doit lutter sur le terrain commercial en*

(1) Les pharmaciens de la Haute-Loire viennent de plaider contre la pharmacie de l'hospice du Puy, qui délivre des médicaments au public. Le tribunal a trouvé que l'officine de cette ville avait le droit de faire ces ventes, puisqu'elle avait un pharmacien diplômé au service de l'hospice.

cherchant dans une initiative individuelle les moyens d'annuler la concurrence des autres professions, en ne s'abandonnant pas à une insouciance regrettable.

Nous ne concevons pas ce que l'on entend, pour un pharmacien, par les mots *lutter sur le terrain commercial* ; la pharmacie, selon nous, est une profession libérale, qui, il est vrai, ne conduit pas à la fortune ; elle est régie par des lois qui lui interdisent tout commerce autre que la pharmacie ; on ne peut donc, sans violer la loi, faire autre chose que de la pharmacie. Nous devons donc demander à l'autorité :

- 1° *De maintenir les privilèges attachés au diplôme ;*
- 2° *De ne pas astreindre le pharmacien à être dénonciateur et à se porter partie civile pour défendre ses droits ;*
- 3° *A enjoindre à qui de droit de poursuivre les délits en matière d'exercice de la pharmacie, comme on poursuit tous les autres délits, sans que les citoyens prennent part à ces poursuites.*

On a dit que l'exercice de la pharmacie par les communautés religieuses était justifié par ce qui se faisait ailleurs et, à cet égard, on citait ce qui se passait à Rome, où toute communauté était libre, disait-on, d'exercer la médecine et la pharmacie. Nous avons voulu nous éclairer à ce sujet ; nous avons profité du séjour, à Rome, d'un des élèves de notre école, M. Schauffèle fils, qui est attaché comme pharmacien militaire aux hôpitaux de cette ville. Voici la lettre qu'il nous a adressée en réponse à nos questions, elle prouve que les faits qu'on avait avancés étaient inexacts.

« Mon cher Maître,

« Dans les États pontificaux, les officines sont limitées, les médicaments taxés.

« On est pharmacien par privilège.

« Ce privilège, comme revers de la médaille, devrait permettre dans un État où le chef est prêtre et roi temporel, de voir les communautés religieuses empiéter sur l'exercice de la pharmacie.

« Il n'en est rien cependant.

« Dans tous les États de l'Église, il n'existe que six pharmacies tenues par des religieux.

Mais à la condition expresse :

« *Que ces pharmacies ne soient ouvertes que dans un but uniquement charitable ;*

« Qu'elles soient soumises aux mêmes lois, etc., etc., que les autres ;

« Qu'elles ne vendent que selon un tarif fixé par le collège (chambre) des pharmaciens et qu'avant tout, parmi ces religieux, il s'en trouve un qui soit diplômé, patenté, immatriculé.

« L'an dernier, il existait huit officines religieuses.

« Nos confrères de Rome se sont adressés au pape, qui a reconnu la justesse de leurs réclamations.

« Immédiatement il en a été fermé deux.

« Il en reste donc six.

« De plus, le pape a promis que quand les affaires politiques lui en donneraient le loisir, il songerait à les réduire encore, ou même à les supprimer complètement. »

DES RESSOURCES QUE LA PHARMACIE FOURNIT A CEUX QUI L'EXERCENT.

La nécessité, pour le pharmacien, de tenir convenablement son officine, d'y entretenir une très-grande propreté, une apparence de luxe, porte les personnes qui n'examinent que la surface des choses à établir que la pharmacie est une profession où l'on fait fortune. Le prix des médicaments, qui paraît élevé à celui qui ne sait pas ce que c'est qu'une officine, ce que c'est qu'un médicament, a contribué à faire croire à cette fortune factice ; si on examinait plus profondément la question, on verrait :

1° Qu'un pharmacien est forcé de tenir dans son officine des médicaments qui, n'étant pas vendus, se détériorent, et qu'on est forcé de les renouveler sans en avoir pu retirer même le prix d'achat et de préparation ;

2° Que le pharmacien, qui est au service du public, est forcé de payer un loyer assez élevé ; qu'il est forcé de dépenser pour entretenir au moins un élève, pour ses frais généraux ; s'il vend beaucoup, il arrive à un état convenable de prospérité. S'il ne vend que médiocrement, ses bénéfices couvrent à peine ses dépenses, heureux s'il peut élever sa famille ; si, par des circonstances qui sont nombreuses, et la concurrence illicite est la plus fatale, il ne vend que peu, l'exercice de la profession le conduit à une existence misérable, et malheureusement, à l'époque actuelle, les faits démontrent que beaucoup de pharmaciens en sont là.

Ce sont ces circonstances qui font que de certains pharmaciens sont forcés d'annoncer qu'ils vendent des médicaments à prix ré-

duits ; il faut que leur misère soit grande pour qu'ils soient forcés de dire, d'imprimer que leurs confrères sont des gens qui trompent en demandant à leurs clients des prix que nous regardons, nous, comme un juste et équitable salaire, prix qu'ils annoncent comme exagérés (1).

Nous allons tâcher de traiter la question de manière à démontrer quelle est la situation des pharmaciens.

S'il est à Paris et dans quelques grandes villes des pharmaciens qui font de grandes affaires, la généralité ne fait que des affaires médiocres ; ainsi, il est à Paris des pharmaciens qui ne font que de 20 à 40 fr. de recette par jour ; il serait nécessaire qu'une enquête fût faite à ce sujet, elle ferait mieux connaître que tous les écrits, que tous les raisonnements, l'état actuel de la pharmacie en France.

Des notes confidentielles qui nous ont été remises par un pharmacien nous ont fait connaître les chiffres suivants.

Un pharmacien qui exerce en province et qui fait 33 fr. de recettes par jour n'avait en bénéfice, à la fin de l'année, que 4,380 fr.

Voici les chiffres :

Recettes :

	fr.	c.	
Pharmacie pure.....	25	»	} 33 »
Spécialités.....	8	»	

Mais, sur ces spécialités, le pharmacien n'a que
33 pour 100, soit seulement..... 2 64

Frais de pharmacie :

Spécialités.....	5	36	} 13 36
Matières premières.....	8	»	

Frais divers :

Loyer, patente et impôts, 1,200 fr., soit par jour.	3	30	} 7 74
Chauffage, éclairage, 200 fr., soit par jour...	0	54	
Intérêt de l'achat de la pharmacie, qui a coûté 16,000 fr., soit par jour.....	0	50	
Usure et renouvellement du matériel, 500 fr., soit par jour.....	1	37	
Elève, entretien et appointements, soit par jour.....	2	»	
Total.....			21 07

(1) Le moyen de faire cesser ces calomnies serait l'établissement d'un tarif légal, comme cela s'est fait dans divers pays.

En prélevant sur les 33 fr., 21 fr. 07, il reste 12 fr., qui, pour 365 jours, donnent un bénéfice de 4,380 fr.

Encore, selon nous, faudra-t-il prélever sur ce bénéfice, de ces pertes qui sont le sujet de circonstances qu'on ne peut prévoir à l'avance.

M. Lambert, un de nos honorables confrères, qui habite Lyon, après avoir consulté des livres qu'il tient régulièrement depuis dix ans, établit les calculs suivants :

	fr.	c.
Une recette de.....	100	»
Nécessite en marchandises une dépense de.	38	75

Mais cette recette exige :

En frais généraux.....	38	30
En frais personnels.....	20	83
Le bénéfice n'est plus que de.....	2	12

Appliquant ses calculs à l'exercice de la pharmacie à Lyon, il établit que l'agglomération lyonnaise, qui est de 300,000 habitants, dépensant 4 fr. par tête et par an, procure une vente de 1,200,000 fr. qui, répartie entre les 400 pharmaciens de Lyon, donne 12,000 fr. en moyenne, ce qui ne produirait pour les pharmaciens de cette grande ville qu'un bénéfice net de 254 fr. par an.

Si ces chiffres, que M. Lambert dit être plutôt au-dessus qu'au dessous de la vérité, sont exacts, ce résultat est véritablement désastreux et doit conduire nécessairement tôt ou tard à l'anéantissement d'une profession qui ne procure pas à ceux qui l'exercent ce qu'ils étaient en droit d'en attendre.

Poussant plus loin l'examen de la question, nous posons, en fait et une enquête le ferait connaître, que beaucoup de pharmaciens existent non à l'aide du produit de leur profession, mais en partie par ce minime produit, en partie par leurs biens personnels.

Par suite d'un calcul que j'ai été obligé de faire pour répondre à un confrère, qui voulait que nous n'eussions pas recours à l'administration, mais à une initiative individuelle et surtout industrielle, j'ai pu acquérir la conviction qu'il y a beaucoup de pharmaciens en France qui ne font que de 5 à 6,000 de recettes par an, et qu'il y en a qui ne vendent pas des médicaments pour cette misérable somme ; ces pharmaciens sont forcés, malgré cela, de tenir leur

officine garnie des médicaments nécessaires, d'entretenir leur famille et de payer à l'État les charges qui incombent à tout citoyen.

Tel est l'état précaire dans lequel se trouve la pharmacie de notre pays. Je le répète, une enquête faite par les ordres de l'administration convaincra que je n'ai dit que la vérité ; elle fera connaître des misères supportées avec courage par des hommes qui se sont voués à l'étude, mais qui ne peuvent pas obtenir de l'exercice loyal de leur profession ce que doit attendre tout homme probe et loyal qui exerce sa profession d'une manière honorable, en se conformant aux lois qui la régissent.

Je m'arrête là, et, me résumant, je pense qu'il est nécessaire que des mesures soient prises :

1° Pour la répression de l'exercice illégal de la pharmacie, sans que le pharmacien ait besoin de se faire dénonciateur et de se porter partie civile ;

2° De mettre le pharmacien à même d'exercer légalement sa profession, sans être forcé d'avoir recours à des moyens illicites pour subvenir honorablement à son existence et au besoin de sa famille.

Il est une autre question que nous n'avons pas voulu traiter ici, c'est la limitation des officines, sur laquelle notre attention a été attirée ; nous n'avons pas voulu, quoique la limitation paraisse présenter de l'utilité, traiter cette question, qui, malheureusement, se rattache à la question de commerce ; nous y reviendrons quand nous l'aurons davantage étudiée, mais, selon nous, la sécurité publique doit l'emporter sur la question commerciale.

A. CHEVALLIER.

SULFATAGE DU FROMENT CONTRE LA CARIE.

Par M. NOEL (de Saint-Dié).

Je me suis occupé dans le temps d'étudier quels étaient les moyens propres à préserver le froment de la carie, quels étaient ceux qu'on avait préconisés anciennement et ceux qu'on préférerait maintenant. Le résultat de mes recherches me démontra qu'on avait toujours donné la préférence aux sulfates d'abord :

celui de fer en 1772, celui d'alumine et potasse en 1783, puis celui de soude avec la chaux ; enfin, depuis 1825, on a recommandé le sulfate de cuivre comme le *nec plus ultra*. D'après cette série d'emploi d'un sulfate toujours plus acide, je présimai que les bases de ses sels devaient être inertes contre la carie, et ce qui fortifiait mon raisonnement, c'est que bon nombre de cultivateurs n'étaient pas satisfaits de l'usage du sulfate de cuivre et ne voulaient plus s'en servir, parce que la cupidité commerciale en était venue à le falsifier pour vendre à plus bas prix. Considérant le résultat comme nul, le marchand, qui n'y connaissait rien, était trompé par le droguiste qui, à son tour, trompait le cultivateur, lequel n'y voyait qu'une différence de prix. Cette déloyauté commerciale a fait un grand tort à l'agriculture et retardé considérablement ses progrès dans notre contrée.

Je présentai en 1840 un Mémoire au Comice agricole de Saint-Dié, dans lequel je démontrai que le moyen le plus efficace était d'employer directement l'acide sulfurique dans des proportions connues, et qu'alors on obtiendrait un sulfatage constamment identique et renfermant toutes les conditions exigées : dépenses insignifiantes, main-d'œuvre sans inconvénient, puisqu'il n'y a pas de poussière, comme avec la chaux, qui incommode le semeur, avantage de semer à propos et quand le terrain est préparé, enfin économie de toute manière, ce qui est précieux pour le laboureur, pour qui le temps est de l'argent.

Les cultivateurs de notre localité qui ont eu confiance en mes observations ont suivi le conseil que je leur donnais, et depuis vingt ans, ils ne sulfatent pas autrement sans avoir jamais eu de blé carié. Une expérience continuée pendant tant d'années avec un succès aussi invariable prouve incontestablement la supériorité du procédé.

Je me décidai, en 1858, à présenter à la Société d'émulation

des Vosges un Mémoire sur cette intéressante question, qui fut très-bien accueilli, et pour lequel il me fut délivré une médaille de première classe ; on ajouta même dans le rapport que mon Mémoire méritait d'être répandu dans les campagnes, pour l'instruction des cultivateurs. Mais dans l'extrait des *Annales* de cette Société, année 1858, le résumé de mon travail n'est pas correct, il y a des fautes de rédaction et d'impression, enfin ma formule est estropiée, ce qui la rend inintelligible et impraticable.

Pour l'honneur de la science et de notre profession, je crois devoir vous la soumettre telle qu'elle doit être exécutée pour qu'elle produise un bon effet.

Pour sulfater 1 hectolitre de semence de blé, on étend 25 grammes d'acide sulfurique dans 5 litres d'eau, soit 5 grammes d'acide par litre d'eau ; on mélange bien le liquide, puis on le répand sur la semence renfermée dans une cuve, on remue en tous sens afin que les grains soient tous mouillés de la solution acide, on met en sac et l'on sème aussitôt. Si 5 litres ne suffisaient pas pour humecter cette quantité de froment, il faudrait augmenter la dose d'eau acidulée dans les mêmes proportions, jusqu'à parfaite préparation.

La dépense pour sulfater 1 hectolitre de blé n'est que de 10 centimes. Quoi de plus économique ?

(Bulletin de la Société de pharmacie des Vosges.)

USAGE DE L'AIL EN ORIENT.

C'est une plante en grande estime chez les Grecs et chez les Orientaux que l'ail cultivé. Ils en font des cataplasmes qu'on applique sur la colonne vertébrale, dans la rage ; un électuaire propre à combattre la diarrhée chronique, et des extraits qui agissent merveilleusement dans la luccosie. L'observation microscopique a prouvé que cette maladie, qui se caractérise par la

décoloration de la peau et la chute des poils, a, comme ses analogues, la mentagre, l'herpès tonsurant, la teigne poreuse, sa source dans la production des parasites végétaux, surtout du trycophyton tonsurant. Le professeur Landerer assure que la pulpe de l'ail cultivé, mêlée à la poudre à canon, forme un excellent topique contre cette mucédinée, si on a soin de le renouveler de temps à autre. Il a été témoin des bons effets de ce remède, vulgaire en Grèce, lorsque tous les autres avaient échoué. Du temps d'Hippocrate, ne se servait-on pas d'un médicament semblable pour détruire les ulcères phagédéniques ?

Il paraît que cette action serait due à l'ailline, huile sulfureuse et caustique, contenue dans l'ail de cette espèce.

PRÉPARATION DE VIANDE CRUE, A L'HÔPITAL
DES ENFANTS MALADES.

Nous avons maintes fois signalé les bons effets de la viande crue prescrite dans certaines diarrhées, d'après la méthode du docteur Weisse, de Saint-Petersbourg. (Art. 5405, 5525, 5729 et 6284.) Cette médication bizarre est très-employée à l'hôpital de la rue de Sèvres chez les enfants, et voici quelques-unes des formes que lui donne M. Reveil, pharmacien de cet hôpital.

Marmelade de musculine.

Filet de bœuf cru..... 100 grammes.

Enlevez avec soin les aponévroses et toute la matière grasse ; hachez menu ; pilez dans un mortier en bois, et ajoutez :

Sucre pulvérisé	20 grammes.
Chlorure de sodium	1 50 centigr.
— de potassium	0 50 —
Poivre noir pulvérisé	0 20 —

A prendre par cuillerée à café dans la journée. On peut remplacer le filet de bœuf par les muscles de poisson, par ceux du poulet ou du veau.

La préparation qui précède a si parfaitement réussi à l'hôpital des Enfants malades et en ville, qu'on peut n'en pas chercher de meilleures. Cependant, nous devons dire qu'en Allemagne on emploie des extraits et des sirops de viande qui commencent à s'introduire en France, et dont l'existence ne saurait être ignorée. Ainsi, dernièrement M. Guichon a présenté à la Société de médecine de Lyon, sous le nom de *musculine*, du filet mignon privé de toute substance alibile, desséché avec soin, et avec lequel on fait des pastilles qui renferment 3 grammes 50 centigr. de viande, dont le goût est complètement dissimulé, et que les enfants prendront sans répugnance. 100 grammes de *musculine* représentent 175 grammes de viande crue; la dessiccation se fait à la température ambiante et enlève à la viande 77 pour 100 d'eau. Ces pastilles se conservent longtemps sans subir d'altération.

A l'hôpital des Enfants malades, M. Reveil n'a pas, que nous sachions, cherché à imiter M. Guichon; mais il a composé un sirop qui peut remplacer les extraits et sirops allemands, et dont voici la formule :

Sirop de musculine.

Muscles de veau lavés, dégraissés et hachés menu.....	100 grammes.
Eau.....	500 —
Acide chlorhydrique pur.....	0 50 centigr.
Chlorure de potassium.....	0 50 —
— de sodium.....	0 50 —

Mélez et agitez de temps en temps. Après douze heures de macération, passez; filtrez et faites dissoudre à la température de 35 à 40 degrés, après avoir ajouté 9 litres d'eau pour obtenir 500 grammes de liquide, et

Sucre blanc 1000 grammes.

(*Journal de médecine pratique.*)

Le Gérant: A. CHEVALLIER.